

LES EDITIONS
DE
LA NOUVELLE CRITIQUE

présentent

**SUR LA LITTERATURE
LA PHILOSOPHIE ET LA MUSIQUE**

par **ANDREÏ JDANOV**

2^e édition
préface d'ARAGON

LA NOUVELLE CRITIQUE,

revue du marxisme militant,

est une publication mensuelle de 128 pages, jeune et ardente, qui se donne pour tâche de démasquer vigoureusement tous les mensonges, toutes les falsifications, toutes les manœuvres idéologiques des fossoyeurs de la culture, de l'indépendance nationale et du progrès. Elle est impitoyablement et profondément critique.

Elle a également pour objectif d'apporter au lecteur tous les éléments d'information sur les solutions qu'apportent aux grands débats culturels du temps ces marxistes militants que sont seuls les communistes.

Enfin elle profite de sa perspective critique pour tenter d'enrichir sa doctrine créatrice vivante, le marxisme-léninisme, pour permettre aux marxistes de notre pays d'« essayer leurs forces sur de nouvelles questions ».

« Nous ne nous présentons pas au monde en doctrinaires avec un principe nouveau : voici la vérité, c'est ici qu'il faut tomber à genoux... (mais) nous rattachons notre critique à la critique de la politique, à la prise de parti en politique, donc à des luttes réelles et l'y identifions. » Ces mots de Marx, notre revue en fait sa devise.

Le succès de l'effort ainsi poursuivi a d'ores et déjà permis à LA NOUVELLE CRITIQUE de donner à son action une ampleur nouvelle ; sous la même responsabilité et dans le même esprit sont en effet nées

LES ÉDITIONS DE LA NOUVELLE CRITIQUE

elles ont déjà publié

Laurent CASANOVA : Responsabilités de l'intellectuel communiste	30 fr.
Maxime GORKI : Les petits-bourgeois	100 fr.
Laurent CASANOVA, Raymond GUYOT, Francis COHEN, Jean DESANTI et Gérard VASSAILS : Science bourgeoise et science prolétarienne	50 fr.
Joseph REVAI : La littérature et la démocratie populaire (A propos de G. Lukacs)	50 fr.

pamphlets

André WURMSER : Réponse à Jean Cassou	30 fr.
Roger GARAUDY : Lettre à Emmanuel Mounier	20 fr.
Jean KANAPA : L'Etat de siège (sur le procès de « l'Internationale des traîtres »)	5 fr.

vient de paraître

Mikhaïl KALININE : L'Education communiste	120 fr.
---	---------

LES ÉDITIONS
DE
LA NOUVELLE CRITIQUE
présentent

SUR LA LITTÉRATURE,
LA PHILOSOPHIE ET LA MUSIQUE

par

ANDREÏ JDANOV

2^e Édition

Préface d'ARAGON

1950

64, Boulevard Auguste-Blanqui - PARIS (13^e)

CSA
71-20
S
hi
N° 6015

JDANOV ET NOUS

LE 17 août 1934, à Moscou, dans cette même Salle des Colonnes où tout un peuple devait défiler quatorze ans plus tard devant la dépouille mortelle d'André Alexandrovitch Jdanov, Maxime Gorki venait d'ouvrir le premier Congrès des écrivains soviétiques. Il avait donné la parole à l'un des secrétaires du Parti bolchévique qui en apportait le salut aux écrivains assemblés. Cet homme était alors, pour la plupart d'entre nous, les écrivains étrangers invités au Congrès, un inconnu. Il disait notamment que les victoires remportées sous les plis de l'étendard de Marx, d'Engels, de Lénine et de Staline avaient seules permis la réunion d'un tel Congrès, et que sans ces victoires, il n'aurait pu avoir lieu. Il est bien vrai que c'était là un congrès d'un type entièrement nouveau, et qu'il a ouvert la voie, non seulement pour les écrivains soviétiques, mais pour les écrivains des autres pays, vers une forme nouvelle de travail, de confrontation et de lutte commune des écrivains.

Jdanov disait : « L'aspect de toute chose a changé en pays soviétique. Essentiellement, c'est la conscience des gens qui a changé. Les « gens nobles » chez nous, ce sont aujourd'hui les constructeurs du socialisme, ouvriers et kholkhoziens... Maintenant (par contre dans le monde capitaliste) se poursuit un rabougrissement général des thèmes et des talents, des auteurs et des héros... Les « gens nobles » de cette littérature bourgeoise qui a vendu sa plume au capital, ce sont à présent des voleurs, des détectives, des prostituées, des voyous... » Et Jdanov distinguait parmi les écrivains bourgeois ceux qui veulent à toute force masquer la pourriture du régime

capitaliste, faire mine que rien ne se soit produit, et jurent que tout est pour le mieux dans le royaume de Danemark, d'une autre catégorie d'écrivains qui, ceux-là, manient « le pessimisme comme théorie et pratique de l'art ». Aux uns et aux autres, il opposait cette petite minorité qui cherche une issue en liant son destin au prolétariat, et à sa lutte révolutionnaire. (Par là, ce discours de Jdanov répondait par avance au discours que, le 24 août, allait prononcer Karl Radek, malgré ses fautes anciennes, objet encore en ce temps-là d'une indulgence bien libérale, et qui devait soulever parmi les hôtes étrangers au Congrès une assez vive émotion, à cause de sa sous-estimation systématique de la possibilité même d'une littérature progressiste à l'étranger, et partant sa complaisance à l'égard des écrivains des deux premières catégories décrites par Jdanov, particulièrement des fascistes allemands et polonais.)

Parlant de la littérature soviétique, Jdanov dit qu'elle est optimiste, mais non « par quelque zoologique disposition intérieure ; elle est optimiste par nature, comme étant la littérature de la classe montante ». Et commentant le mot de Staline qui a défini l'écrivain comme « l'ingénieur des âmes humaines », il disait : « Qu'est-ce que cela signifie ? Quels devoirs un tel nom implique-t-il ? Cela signifie, en premier lieu, connaître la vie, pour être capable de la représenter véridiquement dans une œuvre d'art, non comme une chose morte, ni simplement comme une « réalité objective », mais de représenter la réalité dans son développement révolutionnaire ».

Cette représentation doit être liée avec la tâche de transformer les idées et d'éduquer les travailleurs dans l'esprit du socialisme, déclarait Jdanov, et c'est là ce qui, dans la littérature et la critique, constitue la méthode en U.R.S.S. appelée le réalisme socialiste. Cette littérature ne redoute pas qu'on l'accuse d'être tendancieuse ; et n'importe quel écrivain soviétique pourrait répondre à ceux qui s'en indigneraient : « Oui, notre littérature soviétique est tendancieuse, et nous sommes fiers qu'elle le soit, parce que notre tendance tend à libérer les travailleurs, toute l'humanité du joug de l'esclavage capitaliste ».

« Être ingénieur des âmes, dit encore Jdanov, cela signifie se tenir sur ses deux pieds sur le sol de la vie réelle. Et ceci à son tour signifie la rupture d'avec le romantisme du type ancien, d'avec le romantisme qui décrivait une vie inexistante et des héros inexistants, détournant le lecteur des contradictions et de l'oppression qui pèsent sur la vie vers un monde impossible, vers le monde de l'utopie. Pour notre littérature qui se tient sur ses deux pieds sur le ferme fondement matérialiste, il ne peut y avoir de romantisme étranger (à notre réalité) il ne peut y avoir qu'un romantisme d'un type nouveau, le romantisme révolutionnaire. Nous disons que le réalisme socialiste est la méthode fondamentale de la littérature et de la critique soviétiques, ce qui suppose que le romantisme révo-

lutionnaire doit entrer dans la création littéraire pour une part essentielle, car toute la vie de notre Parti, toute la vie de la classe ouvrière et sa lutte consistent à lier le travail pratique le plus sévère, le plus conscient avec l'héroïsme le plus élevé et des perspectives grandioses... »

Et quand Jdanov ajoutait : « La littérature soviétique doit savoir montrer nos héros, doit savoir plonger ses regards dans notre avenir. Ceci ne sera pas de l'utopie, car notre avenir se prépare par un travail consciemment planifié dès aujourd'hui », il passait dans les esprits de ceux qui l'écoutaient ce très particulier frisson que donne ce que j'appellerais volontiers le romantisme marxiste, le romantisme basé sur les données scientifiques du marxisme et non sur les rêveries utopiques, le frisson qui accompagne le passage de l'utopie à la réalité scientifique ; ce frisson que nous avons plus tard ressenti quand Gabriel Péri parla des lendemains qui chantent.

Dans la Salle des Colonnes, entre les grands piliers blancs, au feu des sunlights, et sous les banderoles rouges et blanches, au milieu des portraits des grands écrivains du passé, André Alexandrovitch Jdanov affirmait que pour avoir le droit de se dire ingénieur des âmes humaines, il faut être maître de la technique littéraire, et que, n'oubliant point qu'en ce domaine comme en bien d'autres, le prolétariat est le seul héritier de tout ce qu'il y a de meilleur dans la littérature du monde entier, nous avons l'obligation de rassembler cet héritage, de l'étudier et, sur une base critique, de le faire aller de l'avant. Il affirmait que pour se dire ingénieur des âmes humaines, il faut lutter activement pour la culture de la langue, pour la qualité de l'œuvre ; il faut par un travail incessant sur soi-même s'armer idéologiquement et rattraper le retard de la conscience par rapport à l'économie, « dont les écrivains eux-mêmes ne sont pas exempts... ».

Et les « ingénieurs des âmes humaines » qui l'écoutaient, trois cent soixante-dix-sept écrivains avec voix délibérante, deux cent vingt à titre consultatif, et leurs quarante hôtes étrangers, dont j'étais, venus de seize pays, voyaient en cet homme à la tribune le porte-parole du Parti qui en dix jours ébranla le monde, qui depuis dix-sept ans, alors, le reconstruisait... Assurément, les écrivains étrangers, à tout le moins, ne voyaient pas encore en André Alexandrovitch Jdanov, l'homme soviétique, entré à seize ans dans la lutte révolutionnaire, à dix-neuf, en pleine guerre, dans le parti de Lénine, et qui avait, avec cette modestie de l'efficiencie, joué déjà un si grand rôle dans ce Parti qu'il en était, à trente-huit, l'un des secrétaires. Ils ne pouvaient savoir, comme l'auraient compris les ouvriers de Toula ou de Gorki avec lesquels il avait été lié sur les chantiers du socialisme, à quel point cet homme exprimait les idées, propriété commune du Parti, parlait personnellement, sur la base de son

expérience individuelle, avec l'autorité de cette expérience, le talent de cette expérience.

Ce talent, des événements imminents et terribles allaient le mettre en lumière.

A L'ISSUE du congrès, chez Maxime Gorki, les écrivains soviétiques et leurs hôtes étaient invités à un grand banquet où étaient les plus hautes personnalités du gouvernement et du Parti, Staline excepté. On sait du reste combien il est dans la coutume russe de porter des toasts, et on ne s'en privait pas ce soir-là. C'est ce soir-là que j'ai entendu André Malraux, le verre en main, promettre de créer une légion de volontaires pour la défense de l'U.R.S.S., avec les intellectuels d'Occident, afin d'aller se battre en Sibérie contre le Japon..., seule possibilité qui s'offrait à son imagination pourtant fertile. Au milieu des discours, et d'une façon très discrète, je vis Jdanov traverser la salle et venir à moi, qui n'étais point comme mon brillant compatriote l'objet de l'attention générale. Il choqua son verre au mien en disant simplement, comme il aurait porté une santé privée : « Au Parti communiste français ! A la France ! » Si honoré que je me sois alors senti de ce choix, je ne raconte pas cela, ici, par vanité, mais, — tout à fait au delà de qui en était fait témoin — pour ce que cette réaction à certaines vantardises représentait de sens politique et de compréhension des choses de notre pays (compréhension qui n'est venue que bien lentement à certains d'entre nous).

TROIS mois, jour pour jour, après que Maxime Gorki eût prononcé le discours de clôture du Congrès, le 1^{er} décembre 1934 au soir, j'étais avec ma femme dans la Maison des Ecrivains, rue du Théâtre-d'Art, à Moscou, quand un des habitants de la Maison, descendant à l'improviste de son appartement, avec un visage bouleversé, nous apprit la nouvelle de l'assassinat de Serge Mironovitch peut se rendre compte du coup de tonnerre que cela fut. L'U.R.S.S. Kirov. Qui ne se trouvait point en Union Soviétique à cette date ne avait surmonté les difficultés majeures des années difficiles. Le premier plan quinquennal exécuté en quatre ans, le second en bonne voie, enfin l'immense masse des citoyens voyait la sagesse du Parti et ses fruits merveilleux, il régnait dans le pays un optimisme véritable, la vie allait s'améliorant, personne qui ne crût à des « lendemains qui chantent ». Soudain, ce Parti était frappé dans la personne d'un de ses chefs, de l'un de ceux qui étaient le plus généralement aimés, d'un homme à qui l'on ne connaissait pas d'ennemi personnel. Kirov, c'était l'idéologue, le cerveau du Parti. On voyait en lui (comme on le disait ces jours-ci de Jdanov) le successeur éventuel de Staline. Ce crime devait ouvrir les yeux sur le travail souterrain d'une bande liée à l'étranger, travail qui s'il n'eût été dépiqué, aurait au jour de la guerre livré à l'ennemi le pays du socialisme, comme chez nous les hommes de Pétain livrèrent la France quand Hitler attaqua et rompit notre front. Ce crime a été le signal

d'alarme de la seconde grande guerre du **XX^e** siècle. Ce crime a forcé un pays immense à se mettre en état de défense dès la fin de 1934, en changea brutalement l'atmosphère et le força à prendre dès lors de véritables mesures de guerre, renonçant à goûter les fruits de son long et pénible travail pour en assurer l'avenir. Je pense souvent à ces jours de Kirov. Au deuil tombé sur la neige. Aux funérailles sur la Place Rouge. Et à Staline aidant à porter la dépouille mortelle de celui en qui il avait placé tant d'espoirs...

C'EST alors qu'on apprit que le Parti avait désigné pour succéder à Sergeï Mironovitch à la tête de l'organisation de Léninegrad, le camarade Jdanov. André Jdanov allait donc prendre au palais de Smolny, grand déjà de souvenirs de Lénine, la place sur laquelle planait encore l'ombre de Kirov le bien-aimé. Pour ceux qui connaissent un peu les façons de faire des Bolcheviks, ce qui dans un pays comme la France ou l'Angleterre d'aujourd'hui eût passé pour une sorte d'exil, avait là-bas une signification tout autre. Jdanov succédait à Kirov dans la confiance du Parti. Deux ans plus tard, en août 1936, au procès du centre terroriste trotskyste-zinovieviste, les assassins de Kirov en avouant leur forfait reconnurent la préparation d'une série d'attentats contre les chefs du Parti. Sur la liste de ceux qui étaient marqués pour la mort, il y avait Jdanov. Peut-être qu'en 1934 les écrivains étrangers qui l'avaient écouté à la Salle des Colonnes ne savait pas trop qui il était. Mais alors, les services secrets de Hitler, et leurs agents en U.R.S.S., ne s'y étaient pas trompés : comme ils avaient su quel désastre pouvait être le meurtre de Kirov, ils savaient qui ils auraient frappé en Jdanov avant que le Parti ne l'envoyât au palais de Smolny.

C'EST là-bas, c'est à Léninegrad que Jdanov devait prendre cette figure qu'il ne quittera plus pour l'Histoire. Quand, au lendemain de sa mort, j'écoutai les notes sèches, pour ne pas dire autre chose, que les radios... disons alliées, lui consacraient (1), je ne pus m'empêcher de penser à ce siège héroïque, et comment nous en écoutions les nouvelles, sous la tyrannie allemande, à nos postes baissés. Alors Jdanov était là-bas, il commandait à Léninegrad. Et quelque part dans la Drôme, à Paris ou à Lyon, au milieu de notre travail obscur, le cœur nous battait, pensant à cette épreuve surhumaine, à cette ville affamée, pleine de cadavres jusque dans les canaux, où se jouait notre patrie de France, le sort de notre patrie française, avec le sort du reste de l'humanité. Alors, nous nous disions (t'en souviens-tu, ma chérie ?) : « ... Oui, mais à Léninegrad, il y a Jdanov... » La presse soviétique rappelait récemment comment des partisans qui avaient un jour brisé le blocus parvinrent dans la ville et furent introduits près de lui : « Que faut-il faire, demandaient-ils, peut-on semer du blé sur la terre

(1) Pour ne pas mentionner certains articles d'une monstrueuse indécence au pays du cant.

occupée par l'envahisseur allemand ? » Et Jdanov : « Oui, semez le blé... C'est nous qui viendrons le récolter ! » Merveilleuse sécurité du jugement, merveilleuse parole dans cette ville où l'on tombait mort de faim dans les rues. Et oui, vraiment, ce sont eux, les Bolchéviks, qui vinrent récolter la moisson !

Que d'autres parlent de Jdanov à la première réunion des Partis communistes à Varsovie, où le premier il établit clairement les vérités fondamentales pour l'indépendance des nations, et dont chaque jour en France se pénètrent de nouveaux Français ! Je ne prétends pas donner l'image entière de celui qui n'a disparu que de la terre, mais qui a pris sa place dans l'Histoire. On sait que rôle il a joué pour les intellectuels soviétiques, et ayons le courage de le dire : quel rôle il ne peut pas ne pas jouer encore au delà des limites de l'U.R.S.S. et de sa vie pour les hommes et les femmes qui pensent, et savent lire. Il me suffit d'avoir rappelé la première grande intervention d'André Jdanov que j'aie entendue, celle de 1934 au Congrès des écrivains à Moscou. L'actualité de ses termes, le prolongement de l'écho qu'elle pouvait avoir, sa vérification historique, tout cela apporte à ses interventions plus récentes un éclairage et une perspective.

QUELLE agitation dans les milieux intellectuels de France, ces dernières années, les diverses prises de position de Jdanov n'avaient-elles pas soulevée ! Qu'il s'agit de l'art, de la littérature, de la musique ou de la philosophie. J'avais il y a trois ans ramené avec moi de Moscou son discours sur l'Histoire de la Philosophie d'Alexandrov ; et M. Jean Cassou l'avait publié dans Europe en novembre 1947. On se reportera longtemps à ces pages capitales. La leçon qu'elles donnent n'est ni épuisée, ni valable pour deux jours. Peut-être que devant cette tombe ouverte, devant celui qui est mort, non comme Kirov, du revolver des meurtriers qui le guetèrent, mais de l'énorme, de l'accablant travail de toute une vie donnée à son peuple et à sa patrie — et il ne m'est pas possible d'écrire de tels mots sans repenser à la destinée semblable de notre cher Vaillant-Couturier, mort aussi avant l'heure pour n'avoir jamais voulu être économe de soi-même — devant cette tombe ouverte, peut-être bien des intellectuels français qui n'avaient ni compris, ni bien connu il faut le dire, les thèses de Jdanov, ses vues si loin en avant, plongeantes, auront-ils repris les textes sur la musique, l'art ou la philosophie, et au delà du scandale qu'ils furent pour eux (juges et parties de ce même procès) auront-ils enfin vu quelle main secourable leur avait été tendue pour sortir de leurs contradictions, des nuées où ils débattaient, et devenir, à l'échelle du monde qui naît, à l'échelle des « lendemains qui chantent », les ingénieurs, mélodieux ou persuasifs, des âmes humaines, souvent comme les leurs propres, égarées...

Aragon*

* Texte publié dans *Les Lettres françaises*, 9 sept. 1948.

SUR LA LITTÉRATURE

I

DISCOURS au 1^{er} CONGRÈS des ÉCRIVAINS SOVIÉTIQUES

(17 août 1934)

Au nom du Comité central du Parti communiste (bolchévik) de l'Union soviétique et du Conseil des commissaires du peuple de l'U.R.S.S., permettez-moi de transmettre au premier Congrès des écrivains soviétiques et à travers lui à tous les écrivains de notre Union soviétique, avec à leur tête le grand écrivain prolétarien Alexis Maximovitch Gorki, notre ardent salut bolchévik.

Camarades, votre Congrès se réunit dans une situation où les difficultés essentielles qui se trouvaient devant nous sur la voie de la construction socialiste sont déjà surmontées, où notre pays a achevé la construction des fondations de l'économie socialiste, qui est liée à la victoire de la politique d'industrialisation et de construction des sovkhoz et des kolkhoz.

*Le pays
du socialisme
trionphant*

Votre Congrès se réunit dans une période où, sous la direction du Parti communiste, sous la conduite géniale de notre grand chef et maître, le camarade Staline, le mode socialiste de production a triomphé définitivement et sans retour dans notre pays. D'étape en étape, de victoire en victoire, du feu de la guerre civile à la période de rétablissement

et de la période de rétablissement à la reconstruction socialiste de toute l'économie nationale, notre Parti a mené le pays à la victoire sur les éléments capitalistes, refoulant ceux-ci de tous les secteurs de l'économie nationale.

L'U.R.S.S. est devenue un pays industriel avancé et le pays de la plus grande agriculture socialiste dans le monde. L'U.R.S.S. est devenue le pays de la culture socialiste d'avant-garde, le pays dans lequel se déploie et grandit en couleurs luxuriantes notre culture soviétique.

Conséquences de la victoire du régime socialiste, la liquidation des classes parasites, la liquidation du chômage, la liquidation du paupérisme à la campagne, la liquidation des taudis urbains ont été réalisées. La physionomie du pays soviétique s'est complètement modifiée. Et la conscience des gens s'est également modifiée de manière radicale. Les « grands hommes », chez nous, ce sont maintenant les constructeurs du socialisme, les ouvriers et les kolkhoziens.

Le renforcement de la situation extérieure et intérieure de l'Union soviétique va de pair avec les victoires du socialisme dans notre pays ; son autorité et son influence internationales grandissent, comme grandit aussi son rôle de brigade de choc du prolétariat international, de rempart puissant de la prochaine révolution prolétarienne mondiale.

Retards et difficultés

Le camarade Staline, au XVII^e Congrès du Parti, a fait une analyse géniale, inégalée, de nos victoires et de leurs conditions, de notre situation dans le temps présent, et il a indiqué le programme du travail ultérieur pour l'achèvement de la construction de la société socialiste sans classes. Le camarade Staline a fait une analyse exhaustive des secteurs retardataires de notre travail et des difficultés que notre Parti et sous sa direction des millions d'hommes de la classe ouvrière et de la paysannerie kolkhozienne luttent sans relâche, jour après jour, pour surmonter.

Il nous faut surmonter à tout prix le retard des secteurs aussi importants de l'économie nationale que les transports ferrés et fluviaux, la circulation des marchandises, les métaux non-ferreux. Il nous faut développer notre travail pour étendre l'élevage, un des secteurs les plus importants de notre agriculture socialiste.

Le camarade Staline a mis à nu les causes de nos difficultés et de nos insuffisances. Elles découlent du retard du travail pratique d'organisation par rapport aux exigences de la ligne politique du Parti et des besoins qu'impose la réalisation du deuxième plan quinquennal. Voilà pourquoi le XVII^e congrès de notre Parti a affirmé dans toute son ampleur la nécessité d'élever notre travail d'organisation au niveau des tâches politiques grandioses qui s'offrent à nous. Le Parti, sous la direction du camarade Staline, organise les masses dans la lutte pour la liquidation définitive des éléments capitalistes, pour l'extirpation des survivances du capitalisme dans l'économie et dans la conscience des gens, pour l'achèvement de la reconstruction technique de l'économie nationale. Extirper les survivances du capitalisme dans la conscience des gens, cela signifie lutter contre tous les restes de l'influence bourgeoise sur le prolétariat, contre le relâchement, la frivolité, la fainéantise, l'indiscipline et l'individualisme petits-bourgeois, la cupidité et le manque de conscience à l'égard de la propriété collective.

Nous avons en main une arme sûre pour surmonter toutes les difficultés qui se trouvent sur notre chemin. Cette arme, c'est la doctrine grandiose et invincible de Marx, Engels, Lénine et Staline, qu'incarne la vie de notre Parti et des Soviets.

La grande cause de Marx, Engels, Lénine et Staline a vaincu. Et c'est justement à la victoire de cette cause que nous devons la réunion ici du premier congrès des écrivains soviétiques. Sans cette victoire, votre congrès n'aurait pas eu lieu. Un congrès comme celui-ci, personne d'autre que nous, les bolchéviks, ne peut le réunir.

Construction socialiste et littérature soviétique

Les succès de la littérature soviétique sont conditionnés par les succès de la construction socialiste. Sa croissance est l'expression des succès et des réalisations de notre régime socialiste. Notre littérature est la plus jeune de toutes les littératures de tous les peuples et de tous les pays. En même temps elle est la littérature la plus riche de contenu, la plus avancée et la plus révolutionnaire. Il n'y a pas et il n'y a jamais eu de littérature, en dehors de la littérature soviétique, qui ait mobilisé les travailleurs et les opprimés dans la lutte pour l'anéantissement définitif de toute

exploitation et du joug de l'esclavage salarié. Il n'y a pas et il n'y a jamais eu de littérature qui mette à la base des thèmes de ses productions la vie de la classe ouvrière et de la paysannerie et leur lutte pour le socialisme. Il n'y a nulle part ailleurs, dans aucun autre pays du monde, une littérature qui défende et soutienne l'égalité en droits des travailleurs de toutes les nations, qui soutienne l'égalité en droits des femmes. Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir dans un pays bourgeois une littérature qui se dresse de manière conséquente contre tout obscurantisme, tout mysticisme, toute bigoterie et diablerie, comme le fait notre littérature.

Seule la littérature soviétique, qui est la chair et le sang de notre construction socialiste, pouvait devenir et est devenue réellement aussi avancée, riche de contenu, révolutionnaire.

Les écrivains soviétiques ont déjà créé pas mal d'œuvres de talent, qui dépeignent la vie de notre pays soviétique avec exactitude et vérité. Il y a déjà une série de noms dont nous avons le droit d'être fiers. Sous la direction du Parti, sous la direction attentive et quotidienne du Comité central, avec le soutien et l'aide inlassables du camarade Staline, la masse entière des écrivains soviétiques s'est unie autour du pouvoir soviétique et du Parti. Et voilà qu'à la lumière des succès de notre littérature soviétique, l'opposition entre notre régime, le régime du socialisme vainqueur, et le régime du capitalisme agonisant et pourrissant apparaît encore plus grande et plus tranchée.

Les écrivains bourgeois Que peut écrire l'écrivain bourgeois, à quoi peut-il rêver, quel enthousiasme peut entraîner ses pensées et où le prendra-t-il, cet enthousiasme, lorsque l'ouvrier dans les pays capitalistes n'a pas la certitude du lendemain, qu'il ne sait pas s'il travaillera demain, que le paysan ne sait pas s'il travaillera demain sur son lopin de terre ou s'il en sera chassé par la crise capitaliste, que le travailleur intellectuel est aujourd'hui sans travail et ne sait s'il en aura demain ?

Que peut écrire l'écrivain bourgeois, de quel enthousiasme peut-il être question pour lui, lorsque le monde, du jour au lendemain, peut être à nouveau précipité dans le gouffre d'une nouvelle guerre impérialiste ?

La situation présente de la littérature bourgeoise est telle

qu'elle ne peut déjà plus créer de grandes œuvres. *Le déclin et la corruption de la littérature bourgeoise, qui découlent du déclin et de la corruption du régime capitaliste, se présentent comme le trait caractéristique, comme la particularité caractéristique de l'état de la culture bourgeoise et de la littérature bourgeoise dans le temps présent.* Les temps sont révolus sans retour où la littérature bourgeoise, reflétant les victoires de la société bourgeoise sur la féodalité, pouvait créer les grandes œuvres de la période d'essor du capitalisme. Il se produit maintenant une dégénérescence générale de ses thèmes et de ses talents, de ses auteurs et de ses héros.

Possédé par une peur mortelle de la révolution prolétarienne, le fascisme s'attaque à la culture, il fait retourner l'humanité aux périodes les plus barbares et les plus sinistres de l'histoire, il brûle sur les bûchers, il anéantit sauvagement les productions des plus grands esprits.

Le déchaînement du mysticisme et du cléricisme, l'engouement pour la pornographie sont caractéristiques du déclin et de la corruption de la culture bourgeoise. Les « célébrités » de la littérature bourgeoise, de cette littérature bourgeoise qui a vendu sa plume au capital, sont aujourd'hui les voleurs, les mouchards, les prostitués, les voyous.

Tout cela est caractéristique de cette partie de la littérature bourgeoise qui s'efforce de cacher la corruption de la société bourgeoise, qui essaye vainement de démontrer qu'il ne s'est rien passé, que tout va pour le mieux dans le « royaume de Danemark » et que rien n'est en train de pourrir dans la société capitaliste. Les représentants de la littérature bourgeoise qui ressentent le plus vivement cet état de choses sont envahis par le pessimisme, l'incertitude du lendemain, le goût des ténèbres ; ils préconisent le pessimisme comme théorie et pratique de l'art. Et seul un petit nombre d'écrivains, les plus honnêtes et les plus clairvoyants, essayent de trouver une issue sur d'autres chemins, dans d'autres directions, et de lier leur sort à celui du prolétariat et de sa lutte révolutionnaire.

Le prolétariat des pays capitalistes forme déjà l'armée de ses écrivains, de ses artistes, de ces écrivains révolutionnaires dont nous sommes aujourd'hui heureux de saluer les représentants au premier congrès des écrivains soviétiques. La phalange des écrivains révolutionnaires dans les pays capitalistes n'est pas encore bien grande, mais elle s'étend et s'étendra de jour en jour, à mesure que s'accroît la lutte

de classe et que croissent les forces de la révolution prolétarienne mondiale.

Nous croyons fermement que la dizaine de camarades étrangers qui sont ici présents constitue le noyau et le germe de la puissante armée des écrivains prolétariens que créera la révolution prolétarienne mondiale au delà de nos frontières.

*Les sources
d'inspiration de la
littérature soviétique*

Ainsi vont les choses dans les pays capitalistes. Il n'en est pas de même chez nous. Notre écrivain soviétique puise les matériaux de sa production artistique, ses sujets, ses images, sa langue et son style dans la vie et l'expérience des hommes du Dniéprostroï et de Magnitogorsk. Notre écrivain puise ses matériaux dans l'épopée héroïque du *Tchéliousskine*, dans l'expérience de nos kolkhoz, dans l'activité créatrice qui sourd en chaque endroit de notre pays.

Dans notre pays, les principaux héros des œuvres littéraires, ce sont les bâtisseurs actifs de la vie nouvelle : ouvriers et ouvrières, kolkhoziens et kolkhoziennes, membres du Parti, administrateurs, ingénieurs, jeunes communistes, pionniers. Les voilà, les types fondamentaux et les héros essentiels de notre littérature soviétique. L'enthousiasme et la passion de l'héroïsme imprègnent notre littérature. Elle est optimiste, mais pas du tout par une sorte d'instinct zoologique foncier. Elle est optimiste dans son essence, parce qu'elle est la littérature de la classe ascendante, du prolétariat, la seule classe progressive, d'avant-garde. La force de notre littérature soviétique, c'est qu'elle sert la cause nouvelle, la cause de la construction du socialisme.

Le camarade Staline a appelé nos écrivains les « *ingénieurs des âmes* ». Qu'est-ce que cela signifie ? Quelles obligations vous impose ce titre ?

*Le réalisme
socialiste*

Cela veut dire, tout d'abord, connaître la vie afin de pouvoir la représenter véridiquement dans les œuvres d'art, la représenter non point de façon scolastique, morte, non pas simplement comme la « réalité objective », mais représenter la réalité dans son développement révolutionnaire.

Et là, la vérité et le caractère historique concret de la

représentation artistique doivent s'unir à la tâche de transformation idéologique et d'éducation des travailleurs dans l'esprit du socialisme. Cette méthode de la littérature et de la critique littéraire, c'est ce que nous appelons la méthode du réalisme socialiste.

Notre littérature soviétique ne craint pas d'être accusée d'être tendancieuse. Oui, la littérature soviétique est tendancieuse, car il n'y a pas et il ne peut y avoir, à l'époque de la lutte des classes, de littérature qui ne soit une littérature de classe, qui ne soit tendancieuse, qui soit apolitique.

Et je pense que chaque écrivain soviétique peut dire à n'importe quel bourgeois obtus, à n'importe quel philistin, à n'importe quel écrivain bourgeois, qui lui parlerait du caractère tendancieux de notre littérature : « Oui, notre littérature soviétique est tendancieuse, et nous en sommes fiers, parce que notre tendance, c'est que nous voulons libérer les travailleurs et tous les hommes du joug de l'esclavage capitaliste ».

Le romantisme révolutionnaire Etre ingénieur des âmes, cela veut dire avoir les deux pieds sur le sol de la vie réelle. Et cela signifie à son tour rompre avec le romantisme à la vieille manière, avec le romantisme qui représentait une vie inexistante et des héros inexistants, qui faisait s'évader le lecteur des contradictions et du joug de la vie dans un monde chimérique, dans un monde d'utopie. A notre littérature, qui a les deux pieds posés sur de solides fondations matérialistes, le romantisme ne peut être étranger, mais c'est un romantisme de type nouveau, le romantisme révolutionnaire. Nous disons que le réalisme socialiste est la méthode fondamentale de la littérature et de la critique littéraire soviétiques, mais cela suppose que le romantisme révolutionnaire doit entrer dans la création littéraire comme une de ses parties constituantes, car toute la vie de notre Parti, toute la vie de la classe ouvrière et son combat reviennent à unir le travail pratique le plus sévère, le plus raisonné à un héroïsme et à des perspectives grandioses. Notre Parti a toujours été fort parce qu'il unissait et unit l'esprit pratique le plus rigoureux avec les perspectives les plus vastes, avec la marche continue vers l'avenir, avec la lutte pour la construction de la société communiste. *La littérature soviétique doit savoir représenter nos*

héros, elle doit savoir regarder vers nos lendemains. Et ce n'est pas là faire preuve d'utopie, car nos lendemains se préparent aujourd'hui déjà par un travail conscient et méthodique.

La maîtrise de l'art littéraire On ne peut être un ingénieur des âmes si on ne connaît pas la technique de l'art littéraire, et là il est nécessaire de noter que la technique de l'écrivain possède une série de particularités qui lui sont spécifiques.

Vos armes sont nombreuses. La littérature soviétique a toutes les possibilités d'utiliser ces armes de toutes sortes (genres, styles, formes et procédés de la création littéraire) dans leur diversité et leur intégralité, en choisissant le meilleur de ce qui a été créé dans ce domaine par toutes les époques précédentes. De ce point de vue, la maîtrise de la technique, l'assimilation critique de l'héritage littéraire de toutes les époques constituent la tâche sans l'accomplissement de laquelle vous ne pourrez devenir des ingénieurs des âmes.

Camarades, de même que dans d'autres domaines de la culture matérielle et spirituelle, le prolétariat est l'unique héritier de tout ce qu'il y a de meilleur dans le trésor de la littérature mondiale. La bourgeoisie a dilapidé l'héritage littéraire, notre devoir est de le rassembler, de l'étudier et, l'ayant assimilé de manière critique, de nous porter en avant.

Etre ingénieur des âmes, cela veut dire lutter activement pour une langue riche, pour des œuvres de qualité. Notre littérature ne répond pas encore aux besoins de notre époque. Ses faiblesses reflètent le retard de la conscience sur l'économie, dont, il va sans dire, nos écrivains ne sont pas indépendants. C'est pourquoi un travail inlassable sur eux-mêmes et sur leur équipement idéologique dans l'esprit du socialisme est la condition indispensable sans laquelle les écrivains soviétiques ne pourront rééduquer la conscience de leurs lecteurs et se faire ainsi les ingénieurs des âmes.

Nous avons besoin d'une parfaite maîtrise de l'art littéraire et, sous ce rapport, l'aide qu'Alexis Maximovitch Gorki apporte au Parti et au prolétariat dans leur lutte pour une littérature de qualité et pour une langue riche, est inestimable.

Ainsi, les écrivains soviétiques voient toutes les conditions réunies pour qu'il leur soit possible de faire des œuvres qui soient, comme on dit, à l'unisson de l'époque, des œuvres où les contemporains puisent des leçons et qui soient l'orgueil des générations à venir.

Toutes les conditions sont créées pour que la littérature soviétique puisse donner des œuvres qui répondent aux besoins accrus des masses sur le plan de la culture. Notre littérature, et elle seule, a la possibilité de se lier aussi étroitement à ses lecteurs, à la vie des travailleurs, que c'est le cas dans l'Union des Républiques socialistes soviétiques. Le présent congrès est particulièrement significatif à cet égard. Il a été préparé, non seulement par les écrivains, mais par tout le pays avec eux. Dans cette préparation se sont brillamment exprimés l'amour et l'attention dont le Parti, les ouvriers et la paysannerie kolkhozienne entourent les écrivains soviétiques, la délicatesse et en même temps les exigences dont la classe ouvrière et les kolkhoziens font preuve à l'égard des écrivains soviétiques. Il n'y a que dans notre pays que la littérature et l'écrivain soient l'objet d'une telle estime.

Organisez donc les travaux de votre congrès et, à l'avenir, le travail de l'Union des écrivains soviétiques de façon que l'activité créatrice des écrivains réponde aux victoires remportées par le socialisme.

Faites des œuvres d'une maîtrise parfaite et d'un contenu idéologique et artistique élevé !

Soyez les organisateurs les plus actifs de la rééducation de la conscience des gens dans l'esprit du socialisme !

Soyez aux premiers rangs des combattants pour la société socialiste sans classes !

SUR LA LITTÉRATURE

II

SUR LES REVUES « Zvezda » ET « Léningrad » (1946)

■ L ressort de la résolution du Comité Central que la faute d'avoir ouvert ses pages aux « créations littéraires » de la plus grossière commise par la revue *Zvezda* (1) est Zostchenko et d'Akhmatova. Je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici l' « œuvre » de Zostchenko, *les Aventures d'un singe*. Vous l'avez probablement tous lue et vous la connaissez mieux que moi. Cette œuvre vise — c'est là son sens — à représenter les hommes soviétiques comme des fainéants et des monstres, comme des gens stupides et primitifs. Le travail des hommes soviétiques, leurs efforts et leur héroïsme, leurs hautes qualités sociales et morales n'intéressent aucunement Zostchenko. Ce thème est toujours absent de ses œuvres. Ce petit bourgeois trivial a choisi pour thème constant l'analyse des côtés les plus bas et les plus mesquins de la vie. Ce goût de fouiller les menus faits n'est pas fortuit. Il est propre à tous les plats écrivains bourgeois au nombre desquels il faut ranger Zostchenko. Gorki en a beaucoup parlé en son temps. Vous vous rappelez comme Gorki, au Congrès des écrivains soviétiques de 1934, avait stigmatisé les « littérateurs » si j'ose dire qui ne voient pas plus loin que la suie de la cuisine.

(1) « Zvezda », en russe, signifie « l'Etoile ».

L' « idéologie » *Les Aventures d'un singe* ne sort
petite-bourgeoise de pas du cadre des écrits habituels de
l'écrivain Zostchenko Zostchenko. Cette « œuvre » n'a attiré l'attention de la critique que parce qu'elle est l'exemple le plus frappant de tout ce qu'il y a de négatif dans son « œuvre » littéraire. L'on sait que depuis son retour à Léninegrad, après l'évacuation, Zostchenko a écrit plusieurs ouvrages, qui se caractérisent par son incapacité à trouver dans la vie soviétique un seul élément positif, un seul type positif. Comme dans *les Aventures d'un singe*, Zostchenko est habitué à se gausser de la vie soviétique, des institutions soviétiques, des citoyens soviétiques, camouflant cette raillerie d'un masque de plaisanterie vide et d'humour creux.

Si vous lisez attentivement et si vous méditez cette nouvelle, *les Aventures d'un singe*, vous verrez que Zostchenko y attribue au singe le rôle de juge suprême de nos institutions publiques et le fait prêcher aux hommes soviétiques un semblant de cours de morale. Le singe est représenté comme un principe raisonnable à qui il est donné d'apprécier la conduite des hommes. Zostchenko a eu besoin de présenter, de la vie des hommes soviétiques, une image sciemment monstrueuse, caricaturale et triviale pour prêter au singe une méchante petite phrase perfide et antisoviétique : il fait meilleur vivre au Zoo qu'en liberté et on respire mieux en cage que parmi les hommes soviétiques.

Peut-on tomber plus bas dans l'échelle morale et politique, et comment les Léningradiens ont-ils pu admettre une telle vilénie et une telle saleté dans leurs revues ?

Si la revue *Zvezda* présente à ses lecteurs des œuvres de cette qualité, combien faible doit être la vigilance des Léningradiens qui la dirigent, pour qu'ils aient pu y publier des œuvres empoisonnées d'une haine zoologique à l'égard du régime soviétique. Seule la lie de la littérature peut donner naissance à de semblables « œuvres » et seuls des gens aveugles et apolitiques peuvent les mettre en circulation.

On dit que le conte de Zostchenko a fait le tour des estrades de Léninegrad. A quelle faiblesse doit être tombée la direction idéologique à Léninegrad pour que de tels faits aient pu se produire !

Zostchenko, avec sa morale répugnante, a réussi à s'introduire dans une grande revue de Léninegrad et s'y installer avec toutes ses aises. Or, la revue *Zvezda* est un organe qui doit éduquer notre jeunesse. Mais une revue qui a donné

l'hospitalité à un écrivain aussi trivial et peu soviétique que Zostchenko est-elle à la hauteur de cette tâche ? La rédaction de *Zvezda* ignorait-elle donc la physionomie de Zostchenko ?

Tout récemment encore, au début de 1944, la revue le *Bolchévik* n'a-t-elle pas soumis à une sévère critique une nouvelle scandaleuse de Zostchenko, *Avant le lever du soleil*, publiée au plus fort de la guerre libératrice du peuple soviétique contre les envahisseurs allemands ? Zostchenko y déversait sa vilaine petite âme triviale et basse avec délices, avec volupté, avec le désir de montrer à tout le monde : « Voyez quel voyou je suis ».

Il est difficile de trouver dans notre littérature quelque chose de plus répugnant que la « morale » prêchée par Zostchenko dans sa nouvelle *Avant le lever du soleil* : il y présente les hommes et lui-même comme des bêtes hideuses et lubriques, sans pudeur ni conscience. Et cette morale, il l'a proposée aux lecteurs soviétiques, au moment où notre peuple versait son sang dans une dure guerre sans précédent, quand la vie de l'Etat soviétique ne tenait qu'à un fil, quand le peuple soviétique endurait des sacrifices innombrables, au nom de la victoire sur les Allemands. Tandis que Zostchenko, embusqué à Alma-Ata, loin à l'arrière, n'a rien fait alors pour aider le peuple soviétique dans sa lutte contre les envahisseurs allemands. C'est à juste titre qu'il fut publiquement fustigé dans le *Bolchévik* comme un libelliste trivial étranger à la littérature soviétique. Il se moqua à l'époque, de l'opinion publique. Et voici que, moins de deux ans plus tard, quand l'encre avec laquelle fut écrit le compte rendu du *Bolchévik* n'a pas encore séché, ce même Zostchenko rentre triomphalement à Léninegrad et commence à se promener librement dans les rues de la ville. Non seulement *Zvezda*, mais aussi la revue *Léninegrad* le publient volontiers. Les salles de théâtres sont mises à sa disposition avec empressement. Bien plus, on lui donne la possibilité d'occuper un poste de direction dans la section de Léninegrad de l'Union des Ecrivains et de jouer un rôle actif dans la vie littéraire de la ville. Pour quelle raison permettez-vous à Zostchenko de se répandre ainsi dans les jardins et les parcs de la littérature de Léninegrad ? Pourquoi les militants du Parti de Léninegrad, pourquoi l'organisation des écrivains ont-ils permis des faits aussi honteux ?

Cette physionomie sociale et politique, aussi bien que littéraire, pourrie et corrompue jusqu'à la moelle ne date

pas, chez Zostchenko, des tout derniers temps. Ses écrits actuels ne sont nullement dus au hasard. Ils ne sont que la continuation de tout cet « héritage » littéraire, qui remonte aux années 20.

Qui était Zostchenko dans le passé ? Il fut l'un des organisateurs du groupe littéraire dénommé les « Frères Sérapion ». Quelle était la physionomie sociale et politique de Zostchenko à cette époque ? Permettez-moi de m'en référer à la revue *Mémoires littéraires*, n° 3 de l'année 1922, dans laquelle les fondateurs de ce groupe ont exposé leur « credo ». Parmi d'autres découvertes, nous y trouvons le « symbole de la foi » et de Zostchenko, dans un article intitulé « *De moi et d'autre chose encore* ». Zostchenko, sans se gêner, se dévoile publiquement et exprime tout à fait ouvertement ses « opinions » politiques et littéraires. Ecoutez-le :

« Il est en général difficile d'être un écrivain. Prenons l'idéologie... Aujourd'hui, on exige de l'écrivain une idéologie... Quelle guigne en vérité !... »

« Dites-moi, quelle « idéologie précise » je peux bien avoir, si aucun parti, dans son ensemble, ne m'attire ? »

« Du point de vue des hommes de parti, je suis un homme sans principes... Soit. De mon point de vue, je dirai de moi-même : je ne suis ni communiste, ni social-révolutionnaire, ni monarchiste, mais simplement un Russe, et encore politiquement amoral... »

« Parole d'honneur, je ne sais pas jusqu'ici, prenons par exemple Gutchkov... à quel parti appartient-il ? Le diable sait à quel parti il appartient. Je sais qu'il n'est pas bolchévick, mais est-il social-révolutionnaire ou cadet ? Je ne le sais ni ne veux le savoir », etc., etc...

Que dites-vous, camarades, d'une telle « idéologie » ? Vingt-cinq ans ont passé depuis que Zostchenko a publié cette « confession ». A-t-il changé depuis ? On ne le dirait pas. Depuis vingt-cinq ans, non seulement il n'a rien appris et n'a pas changé, mais au contraire, avec une franchise cynique, il demeure l'apologiste de l'absence d'idées et de la trivialité, un voyou littéraire sans principes et sans conscience. Cela signifie que les institutions soviétiques, aujourd'hui comme jadis, déplaisent à Zostchenko. Aujourd'hui comme jadis, il est étranger et hostile à la littérature soviétique. Si, en dépit de tout cela, Zostchenko est presque devenu à Léninegrad le coryphée de la littérature, si le Parnasse de Léninegrad l'encense, il ne reste qu'à s'étonner de l'absence de principes, du manque d'exigence, du défaut de sévérité

et de discernement auxquels ont pu atteindre ceux qui lui ont frayé le chemin et ont chanté ses louanges !

Permettez-moi de citer encore un fait illustrant la psychonomie des « Frères Sérapion ». Dans ce même n° 3 des *Mémoires Littéraires* de 1922, un autre Sérapionien, Lev Lountz, cherche aussi à donner un fondement idéologique à l'orientation nocive, étrangère à la littérature soviétique, que représente le groupe en question. Lountz écrit :

« Nous nous sommes réunis à un moment de forte tension révolutionnaire et politique. « Celui qui n'est pas avec nous est « contre nous ! » nous disait-on de droite et de gauche. Avec qui êtes-vous, Frères Sérapion, avec les communistes ou contre les communistes, pour la Révolution ou contre la Révolution ?

« Avec qui sommes-nous, Frères Sérapion ? Nous sommes avec l'anachorète Sérapion...

« Trop longtemps et trop douloureusement la littérature russe a été régentée par l'opinion publique... Nous ne voulons pas d'utilitarisme. Nous n'écrivons pas pour la propagande. L'art est une réalité comme la vie elle-même, et comme la vie il est sans but, sans signification, il existe parce qu'il ne peut pas ne pas exister. »

Voilà le rôle que les Frères Sérapion dévoluent à l'art, lui enlevant tout contenu idéologique, toute signification sociale, préconisant l'indifférence aux idées, l'art pour l'art, l'art sans but et sans signification. C'est une profession de foi d'apolitisme pourri, d'esprit petit-bourgeois et de trivialité.

Quelle conclusion tirer ? Si les institutions soviétiques déplaisent à Zostchenko, que faut-il faire : s'adapter à Zostchenko ? Ce n'est pas à nous de nous transformer selon ses goûts. Ce n'est pas à nous de modifier nos mœurs et notre régime à son gré. A lui de se transformer — et s'il ne le veut pas, qu'il s'en aille de la littérature soviétique ! La littérature soviétique n'a pas de place pour des œuvres pourries, vides d'idées et triviales.

C'est ce qui a déterminé le Comité Central à prendre une décision relativement aux revues *Zvezda* et *Léningrad*.

*L'œuvre décadente
de la poétesse
Akmatova*

Prenons maintenant « l'œuvre » littéraire d'Anna Akhmatova. Ces derniers temps, ses œuvres reparaisent dans les revues de Léningrad à titre de « reproduction élargie ». C'est aussi étonnant et contre nature que si quelqu'un avait

l'idée, aujourd'hui, de rééditer les œuvres de Merejkovski, de Viatcheslav Ivanov, de Michel Kouzmine, d'André Bely, de Zinaïde Hippis, de Fedor Sologoub, de Zinovieva-Anibal, etc., et., autrement dit tous ceux que notre littérature et l'avant-garde de notre opinion publique ont considérés de tout temps comme des représentants de l'obscurantisme réactionnaire, comme des renégats en politique et en art.

Gorki disait en son temps que la décennie 1907-1917 mérite d'être considérée comme la plus honteuse et la plus stérile de l'histoire de l'« intelligentsia » russe : quand après la Révolution de 1905, une partie considérable des intellectuels se détourna de la Révolution et dégringola dans les marécages de la mystique réactionnaire et de la pornographie, brandissant l'indifférence idéologique comme un étendard et camouflant sa trahison sous la « belle phrase » : « *Et j'ai brûlé tout ce que j'adorais, j'ai adoré tout ce que je brûlais* ». C'est précisément de cette époque que datent les œuvres de renégats, telles que « *Le Coursier Blanc* » de Ropchine, les œuvres de Vinnitchenko et d'autres déserteurs du camp de la révolution au camp de la réaction, qui se hâtaient de découronner les grands idéaux pour lesquels luttait la partie la meilleure, la plus progressiste de la société russe. Alors surgirent les symbolistes, les imaginistes, les décadents de tout poil, reniant le peuple, proclamant la thèse de l'art pour l'art, prêchant l'apolitisme en littérature, camouflant leur corruption idéologique et morale sous la poursuite d'une belle forme sans contenu. La peur animale de la Révolution prolétarienne montante les unissait tous. Il suffit de rappeler que l'un des principaux « idéologues » de ces courants littéraires réactionnaires fut Merejkovski, qui appelait la Révolution prolétarienne imminente le « Muffe Roi » et qui accueillit la Révolution d'Octobre avec une haine bestiale.

Anna Akhmatova est l'un des représentants de ce marais littéraire réactionnaire et vide d'idées. Elle appartient au groupe littéraire dénommé les « Akméistes », sortis en leur temps du groupe des symbolistes et elle est un des porte-drapeau de la poésie vide sans idées, de la poésie aristocratique de salon, absolument étrangère à la littérature soviétique. Les Akméistes représentaient un courant extrêmement individualiste dans l'art. Ils prêchaient la théorie de « l'art pour l'art », de « la beauté pour la beauté » et ne voulaient rien savoir du peuple, de ses besoins, de ses intérêts, de la vie publique.

Par ses sources sociales, c'était un courant nobiliaire et bourgeois dans la littérature, à une époque où les jours de l'aristocratie et de la bourgeoisie étaient comptés et où les poètes et les idéologues des classes dirigeantes cherchaient à éviter une réalité déplaisante en se réfugiant sur les hauteurs nébuleuses, dans les brumes de la mystique religieuse, dans leurs misérables émotions personnelles et en fouillant leurs propres petites âmes mesquines. Les Akméistes, comme les symbolistes, les décadents et d'autres représentants de l'idéologie nobiliaire et bourgeoise en décomposition, furent les apologistes de l'abatement, du pessimisme, de la croyance en l'au-delà.

Les thèmes qui inspirent Akhmatova sont purement individualistes. Le diapason de sa poésie est limité jusqu'à la pauvreté : c'est la poésie d'une grande dame hystérique, ballotée entre le boudoir et l'oratoire. L'essentiel chez elle, ce sont les motifs érotiques, entremêlés des motifs de la tristesse, du spleen, de la mort, de la mystique, de la fatalité. Le sentiment de la fatalité — sentiment compréhensible pour la conscience sociale d'un groupe qui s'éteint — les tons funèbres du désespoir, de l'agonie, les transports mystiques mêlés d'érotisme, tel est l'univers spirituel d'Akhmatova qui, elle, n'est qu'un vestige de la vieille culture nobiliaire engloutie pour toujours dans l'éternité « du bon vieux temps de Catherine ». Nonne ou fornicatrice, ou plutôt nonne et fornicatrice chez qui la fornication s'allie à la prière.

... Mais je te jure par le jardin des anges,
Je te jure par l'icône miraculeuse
Et par les extases ardentes de nos nuits...

(Akhmatova, *Anno Domini*.)

Telle est Akhmatova avec sa petite et étroite vie personnelle, ses émotions de rien du tout et son érotisme religieux et mystique.

Sa poésie est totalement éloignée du peuple. C'est la poésie de 10.000 privilégiés de la vieille Russie nobiliaire condamnés, à qui il ne reste plus rien qu'à soupirer après le « bon vieux temps ». Les maisons de campagne seigneuriales du temps de Catherine II, avec leurs allées de tilleuls séculaires, leurs fontaines, leurs statues et leurs arches de pierre, leurs serres, leurs tonnelles d'amoureux et les écussons, à demi effacés sur le portail. Le Saint-Petersbourg de la noblesse, la Tsarkoié-Selo; le parc de Pavlovsk et autres

reliques de la culture nobiliaire. Tout cela est englouti dans un passé sans retour ! Les vestiges de cette culture si lointaine et étrangère au peuple, conservés par quelque miracle jusqu'à nos jours, n'ont plus rien d'autre à faire que de s'enfermer en eux-mêmes et vivre de chimères : « *Tout est pillé, trahi, vendu* », écrit Akhmatova.

Des idéaux socio-politiques et littéraires des Akméistes l'un des représentants les plus importants du groupe, Ossip Mandelstam, écrivait peu avant la Révolution :

« Les Akméistes partagent l'amour de l'organisme et de l'organisation avec le moyen âge physiologiquement génial... Le moyen âge, déterminant à sa façon le poids spécifique de l'homme, le sentait et le reconnaissait comme individu, absolument indépendamment de ses mérites... Oui, l'Europe est passée au travers du labyrinthe d'une culture ténue quand la vie abstraite, l'existence personnelle sans ornement aucun étaient estimées comme un exploit. D'où l'intimité aristocratique liant tous les hommes, si étrangère à l'esprit « d'égalité et de fraternité » de la grande Révolution... Le moyen âge nous est cher, parce qu'il avait le sentiment extrêmement développé des limites et des barrières... Le mélange généreux de raisonnement et de mystique, la perception du monde comme un équilibre vivant nous rapprochent de cette époque et nous poussent à puiser des forces dans les œuvres qui sont nées à l'ère romane, vers l'an 1200. »

Ces déclarations de Mandelstam expriment les aspirations et les idéaux des Akméistes. « Revenons en arrière vers le Moyen Age » — tel est l'idéal social de ce groupe aristocratique de salon. « Revenons au singe » — fait écho Zostchenko. D'ailleurs, tant les Akméistes que les frères Sérapiou remontent à un ancêtre commun. Pour les uns et les autres, c'est Hoffmann, l'un des fondateurs de la décadence et du mysticisme aristocratique de salon.

Pourquoi donc, tout d'un coup, a-t-il fallu populariser la poésie d'Akhmatova ? Quel rapport a-t-elle avec nous, hommes soviétiques ? Quel besoin de donner une tribune littéraire à toutes ces tendances décadentes qui nous sont profondément étrangères ?

Nous savons par l'histoire de la littérature russe, que plus d'une fois les courants littéraires réactionnaires auxquels appartiennent les symbolistes et les akméistes ont cherché à prêcher une croisade contre les grandes traditions démocratico-révolutionnaires de la littérature russe, contre ses représentants d'avant-garde ; ils ont cherché à priver la litté-

ture de sa haute signification idéologique et sociale, à la faire tomber dans le marais de l'apolitisme et de la trivialité. Tous ces courants « en vogue » ont sombré dans le Lethé et ont été rejetés dans le passé avec les classes dont elles reflétaient l'idéologie. Tous ces symbolistes, Akméistes, « vestes jaunes », « valets de carreau », etc... qu'en reste-t-il dans notre littérature russe, notre littérature soviétique ? Absolument rien, bien que leur croisade contre les grands représentants de la littérature démocratique-révolutionnaire russe — Bielsky, Dobrolioubov, Tchernichevski, Herten, Saltykov-Chtchedrine, ait été préparée à grand fracas et fort prétentieusement pour échouer de même.

Les Akméistes ont proclamé : « N'apporter aucune modification à la réalité et ne pas s'adonner à la critique de celle-ci ». Pourquoi s'opposaient-ils à ce que la réalité soit amendée ? Mais parce que cette vieille réalité nobiliaire et bourgeoise leur plaisait et que le peuple révolutionnaire s'apprêtait à ébranler cette réalité qui était la leur. En octobre 1917, les classes dirigeantes furent jetées dans les égouts de l'histoire avec leurs idéologues et leurs chantres.

Et voilà que la 29^e année de la Révolution socialiste ces antiquités du monde des ténèbres inopinément reparaissent et se mettent à apprendre à notre jeunesse comment vivre. Akhmatova a vu s'ouvrir bien grandes les portes d'une revue de Léninegrad et elle a pu, librement, empoisonner la conscience de la jeunesse au souffle délétère de sa poésie.

La revue *Léninegrad*, dans l'un de ses numéros, a publié une sorte d'anthologie des œuvres d'Akhmatova écrites de 1909 à 1944. Parmi toute cette friperie, se trouve un poème écrit au cours de son évacuation pendant la Grande Guerre Patriotique. Elle y décrit sa solitude, qu'elle est obligée de partager avec un chat noir. Le chat noir la regarde comme l'œil du siècle. Le thème n'est pas nouveau. Akhmatova parlait déjà du chat noir en 1909. Le sentiment de la solitude et du désespoir, étranger à la littérature soviétique, est le fil conducteur de toute « l'œuvre » d'Akhmatova.

Qu'y a-t-il de commun entre cette poésie et les intérêts de notre peuple et de notre état ? Absolument rien. L'œuvre d'Akhmatova appartient au lointain passé ; elle est absolument étrangère à la réalité soviétique contemporaine et ne peut pas être tolérée dans les pages de nos revues. Notre littérature n'est pas une entreprise privée appelée à satisfaire les différents goûts du marché littéraire. Nous ne sommes

nullement obligés d'accorder une place dans notre littérature à des goûts et à des mœurs qui n'ont rien de commun avec la morale et les qualités des hommes soviétiques. Que peuvent apporter d'instructif à notre jeunesse les œuvres d'Akhmatova ? Rien, si ce n'est du mal. Elles ne peuvent semer que l'accablement, le découragement, le pessimisme, le désir de fuir les questions essentielles de la vie sociale, de s'écarter de la large route de la vie et de l'activité sociales pour un petit univers étroit d'émotions personnelles. Comment peut-on lui confier l'éducation de notre jeunesse ? Et pourtant on a publié Akhmatova avec beaucoup d'empressement dans *Zvezda* comme dans *Léninegrad* et, qui plus est, ses vers ont été publiés en recueils. C'est là une grossière erreur politique.

Etant donné tout cela ce n'est pas par hasard que dans les revues de Léninegrad ont commencé à apparaître les œuvres d'autres écrivains qui commençaient à glisser sur les positions de l'indifférence idéologique et de la décadence. Je pense à des œuvres comme celles de Sadosiev et de Komissarova. Dans certains de leurs vers ces deux poètes se sont mis à faire chorus avec Akhmatova, à cultiver eux aussi l'esprit d'abattement, de tristesse et de solitude, si cher à l'âme d'Akhmatova.

Il va sans dire qu'un tel état d'esprit, ou l'invite à un tel état d'esprit ne peuvent qu'avoir une influence négative sur notre jeunesse, empoisonner sa conscience au souffle corrompu du vide intellectuel, de l'apolitisme et de l'abattement.

Que se serait-il passé si nous avions élevé notre jeunesse dans un esprit d'abattement et d'absence de foi en notre cause ? Il se serait passé que nous n'aurions pas triomphé dans la Grande Guerre Patriotique. C'est précisément parce que l'Etat Soviétique et notre parti, avec l'aide de la littérature soviétique, ont élevé la jeunesse dans un esprit de courage, de confiance dans ses forces, que nous avons surmonté les plus grandes difficultés dans l'édification du socialisme et que nous avons remporté la victoire sur les Allemands et les Japonais.

*Les fautes des
revues « Zvezda »
et « Léninegrad »*

Que découle-t-il de cela ? Que la revue *Zvezda*, en publiant à côté d'œuvres de valeur, riches d'idées, stimulantes, des œuvres vides d'idées, triviales, réactionnaires, est devenue une

revue sans orientation, une revue qui aidait nos ennemis à démoraliser notre jeunesse. Or, nos revues ont toujours été fortes de leurs tendances stimulantes, révolutionnaires, et non par l'électisme, l'absence d'idées et l'apolitisme. La propagande par l'absence d'idées a reçu droit de cité dans *Zvezda*. Bien plus, il s'avère que Zostchenko s'est acquis une telle influence parmi les organisations d'écrivains de Léninegrad qu'il criait même après ceux qui n'étaient pas d'accord et menaçait de mettre au pilori les critiques dans ses œuvres à venir. Il était devenu quelque chose dans le genre d'un dictateur littéraire. Il était entouré d'un groupe d'admirateurs artisans de sa gloire.

On se demande pour quelles raisons. Pourquoi avez-vous autorisé cette affaire contre nature et réactionnaire ?

Ce n'est nullement par hasard que dans les revues littéraires de Léninegrad on s'est pris d'admiration pour la littérature bourgeoise de bas étage qui sévit aujourd'hui en occident. Certains de nos écrivains ont commencé à se considérer non pas comme des maîtres, mais comme des élèves des littérateurs petits-bourgeois, ils ont adopté le ton de la servilité et de l'admiration à l'égard de la littérature étrangère petite-bourgeoise. Nous convient-elle à nous, patriotes soviétiques, cette admiration servile, à nous qui avons édifié le régime soviétique qui est cent fois supérieur et meilleur que tout régime bourgeois ? Convient-il à notre littérature soviétique d'avant-garde, la plus révolutionnaire du monde, d'admirer servilement la littérature bornée et petite-bourgeoise de l'Occident ?

Un grand défaut de nos écrivains est aussi de s'éloigner des thèmes soviétiques actuels, de se passionner de façon unilatérale pour les thèmes historiques d'une part, et d'autre part de chercher à n'utiliser que des thèmes distrayants et futiles. Certains écrivains, pour se justifier de s'être écartés des grands thèmes soviétiques actuels, disent que le moment est venu où le peuple a besoin d'une littérature distrayante et vide, où on peut se passer d'idées dans les œuvres. C'est là se faire une idée profondément erronée de notre peuple, de ses exigences et de ses intérêts. Notre peuple attend que les écrivains soviétiques expriment et généralisent l'immense expérience qu'il a acquise dans la Grande Guerre Patriotique, qu'ils représentent et généralisent l'héroïsme avec lequel ce même peuple travaille aujourd'hui, une fois les ennemis chassés, pour relever l'économie nationale du pays.

Quelques mots au sujet de la revue *Léninegrad*, Zostchenko y occupe une position encore plus solide que dans *Zvezda*, de même que Akhmatova. Ils sont tous les deux devenus la force littéraire active de ces revues. Ainsi, la revue *Léninegrad* porte la responsabilité d'avoir mis ses pages à la disposition d'écrivains aussi triviaux que Zostchenko et de poétesses de salon telles qu'Akhmatova.

Mais la revue *Léninegrad* a commis encore d'autres fautes. Voici, par exemple, une parodie d'Eugène Oneguine, écrite par un certain Khazine. La chose s'appelle : « *Le retour d'Oneguine* ». On dit qu'on peut l'entendre souvent sur les scènes de Léninegrad. Il est incompréhensible que les Léninegradiens permettent qu'on diffame publiquement Léninegrad comme le fait Khazine. Car, le sens de toute cette soi-disant « parodie littéraire », n'est pas seulement une inoffensive raillerie à propos des aventures d'Oneguine échouant dans le Léninegrad d'aujourd'hui. Le sens de ce libellé, c'est une tentative de comparer notre Léninegrad d'aujourd'hui avec le Pétersbourg de l'époque de Pouchkine et de démontrer que notre siècle est inférieur à celui d'Oneguine. Voyons ne fût-ce que quelques vers de cette « parodie ». Tout déplaît à l'auteur dans Léninegrad d'aujourd'hui. Ce n'est que railleries méchantes et calomnies contre les hommes soviétiques et contre Léninegrad. Tandis que le siècle d'Oneguine, c'est l'âge d'or, à en croire Khazine. Il en va tout autrement aujourd'hui : il y a le service des logements, les cartes de rationnement, les laisser-passer. Les jeunes filles, ces créatures éthérées et supraterrrestres qu'Oneguine admirait jadis sont devenues maintenant régulatrices de la circulation, elles réparent les maisons, etc., etc... Permettez-moi de citer ne fût-ce qu'un passage de cette « parodie » :

Voilà que notre Eugène monte dans le tramway
Oh ! le pauvre cher homme !
Son siècle inculte
N'a pas connu ce mode de transport.
Le sort a protégé Eugène
On ne lui écrase que le pied
Et, une seule fois en le bousculant
On le traite d' « idiot »
Lui, se remémorant les coutumes d'antan,
Voulut clore l'incident par un duel,
Il fouilla dans ses poches...
Mais depuis belle lurette on lui avait

Subtilisé ses gants.
Faute de gants, force lui fut
De rester bouche cousue.

Le voici, Léninegrad, tel qu'il était et tel qu'il est devenu aujourd'hui : laid, inculte, grossier ; combien déplaisant il est apparu au pauvre cher Oneguine ! C'est ainsi que Khazine représente Léninegrad et ses habitants.

Que de méchanceté, de vice, de pourriture dans l'intention, révèle cette parodie calomniatrice !

Comment la rédaction de *Léninegrad* a-t-elle pu laisser passer cette méchante calomnie de la ville et de ses magnifiques habitants ? Comment peut-on admettre des Khazine dans les revues de Léninegrad ?

Prenez une autre œuvre, la parodie d'une parodie sur Nekrassov, écrite de telle sorte qu'elle est une insulte directe à la mémoire du grand poète et de l'homme public qu'il fut, insulte dont aurait dû s'indigner tout homme éclairé. Or, la rédaction de *Léninegrad* a volontiers publié cette vulgaire ratatouille littéraire.

Que trouvons-nous encore dans la revue *Léninegrad* ? Une anecdote étrangère, plate et triviale, empruntée vraisemblablement aux vieux recueils d'anecdotes éculés de la fin du siècle dernier. N'a-t-elle donc rien d'autre à publier ? N'y a-t-il rien sur quoi écrire ? Prenez, par exemple, le thème du relèvement de Léninegrad. Un travail magnifique bat son plein, la ville panse les blessures du siège. Les Léninegradiens débordent de l'enthousiasme et de l'émotion joyeuse de la reconstruction d'après guerre. A-t-on rien écrit sur ce sujet dans la revue *Léninegrad* ? Les Léninegradiens verront-ils un jour leurs exploits au travail reflétés dans les pages de la revue ?

Prenons maintenant le thème de la femme soviétique. Est-il permis de cultiver parmi les lecteurs et les lectrices soviétiques les opinions honteuses d'Akhmatova sur le rôle et la vocation de la femme, sans donner une seule image juste de la femme soviétique en général, de la jeune fille et la femme héroïque de Léninegrad en particulier, qui ont supporté le poids des énormes difficultés des années de guerre et travaillent avec abnégation aujourd'hui pour résoudre les tâches ardues du relèvement économique ?

Comme on le voit, la situation à la section de Léninegrad de l'Union des écrivains est telle qu'à l'heure actuelle, il n'y

a nettement pas assez d'œuvres de valeur pour deux revues littéraires et artistiques. Voilà pourquoi le Comité Central du Parti a décidé de suspendre la revue *Léningrad* afin de concentrer toutes les meilleures forces littéraires dans la revue *Zvezda*. Cela, certes, ne signifie pas que Léningrad ne possèdera pas, dans les conditions voulues, une deuxième et même une troisième revue. La question sera résolue par le nombre des œuvres de qualité, de valeur. Si celles-ci sont assez nombreuses et qu'une seule revue ne leur suffise pas, on pourra créer une deuxième et une troisième revue, à la seule condition que nos écrivains de Léningrad produisent des œuvres de valeur, du point de vue idéologique et artistique.

Telles sont donc les fautes grossières et les déficiences que révèle et signale la résolution du C.C. du P.C. (b) de l'U.R.S.S. sur le travail des revues *Zvezda* et *Léningrad*.

*Pour
une littérature
de parti*

Où est la racine de ces erreurs et de ces déficiences ? Elle réside dans le fait que les rédacteurs en chef des revues en question, que nos littérateurs soviétiques, et aussi les dirigeants de notre front idéologique à Léningrad ont oublié certains des principes fondamentaux du léninisme sur la littérature. Nombre d'écrivains, même parmi ceux qui travaillent en qualité de rédacteurs responsables ou occupent des postes importants à l'Union des écrivains, pensent que la politique est affaire de gouvernement, l'affaire du Comité Central. Quant aux hommes de lettres, ce n'est pas leur affaire de s'occuper de politique. Qu'un texte soit bien écrit, avec art et il est bon à publier, sans égard pour les passages corrompus qui s'y trouvent et désorientent notre jeunesse, l'empoisonnent. Nous exigeons que nos camarades, dirigeants de la littérature, aussi bien qu'auteurs, prennent pour guide ce sans quoi le régime soviétique ne peut vivre, c'est-à-dire la politique, afin d'élever notre jeunesse non dans un esprit de je-m'en-fichisme et d'indifférence aux idées, mais d'ardeur révolutionnaire.

On sait que le léninisme a incarné en lui toutes les meilleures traditions des démocrates révolutionnaires russes du XIX^e siècle et que notre culture soviétique est née, s'est développée et s'est épanouie sur la base de l'héritage culturel du passé, soumis à une critique approfondie. Dans le domaine de

la littérature, notre parti a plus d'une fois reconnu, par la bouche de Lénine et de Staline, le rôle immense joué par les grands écrivains et critiques démocrates révolutionnaires Belinski, Dobrolioubov, Tchernychevski, Saltykov-Chtchedrine, Plekhanov. En commençant par Belinski, tous les meilleurs représentants de l'« intelligentsia » démocrate révolutionnaire, ont rejeté le prétendu « art pur », « l'art pour l'art » et se sont faits les hérauts de l'art pour le peuple, au riche contenu idéologique et social. L'art ne peut se séparer des destinées du peuple. Rappelez-vous la fameuse « *Lettre à Gogol* » de Belinski, dans laquelle le grand critique, avec toute sa passion, fustige Gogol pour avoir tenté de trahir la cause du peuple et de passer aux côtés du tsar. Lénine a appelé cette lettre l'un des meilleurs textes de la littérature démocratique non censurée, dont la portée littéraire reste énorme aujourd'hui encore.

Rappelez-vous les articles littéraires de Dobrolioubov, qui montrent avec tant de force toute la portée sociale de la littérature. Toute l'œuvre de nos publicistes démocrates révolutionnaires est pénétrée d'une haine mortelle pour le régime tsariste et d'une noble aspiration à lutter pour les intérêts vitaux du peuple, pour sa culture, son instruction, sa libération des chaînes du régime tsariste. Pour les grands représentants de la littérature russe, la littérature et l'art sont des arts de combat qui mènent la lutte pour les idéaux les plus élevés du peuple. Tchernychevski, celui qui parmi tous les socialistes utopiques, s'est le plus rapproché du socialisme scientifique, et dans l'œuvre duquel, comme l'indiquait Lénine, « *soufflait l'esprit de la lutte de classes* » — Tchernychevski enseignait que la tâche de l'art n'est pas seulement de connaître la vie, mais d'apprendre aux hommes à apprécier justement les différents phénomènes sociaux. Son ami et compagnon de lutte le plus proche, Dobrolioubov, faisait ressortir que « *ce n'est pas la vie qui suit les normes littéraires, mais la littérature qui s'adapte aux tendances de la vie* », et il se faisait avec force le propagandiste d'une littérature réaliste et populaire, estimant que le fondement de l'art est la réalité, qu'elle est la source de la création artistique et que l'art joue un rôle actif dans la vie publique en formant la conscience sociale. Selon Dobrolioubov, la littérature doit servir la société, donner au peuple des réponses aux questions les plus brûlantes du moment, se maintenir au niveau des idées de son époque.

La critique littéraire marxiste prolongeant les grandes traditions de Belinski, de Tchernychevski et de Dobrolioubov, a toujours été le champion de l'art réaliste et socialement orienté. Plekhanov a beaucoup travaillé à démasquer les conceptions idéalistes et antiscientifiques de la littérature et de l'art et à défendre les principes fondamentaux de nos grands démocrates révolutionnaires qui enseignaient à voir dans la littérature un instrument puissant au service du peuple.

V.I. Lénine a le premier exprimé avec le maximum de netteté l'attitude de la pensée sociale d'avant-garde envers la littérature et l'art. Je vous rappellerai le célèbre article de Lénine : « *Organisation du Parti et Littérature du Parti* » écrit à la fin de 1905, où il a montré avec toute la force qui lui est propre, que la littérature ne pouvait être sans parti, qu'elle devait être une partie importante de la cause générale du prolétariat. Dans cet article, Lénine a posé les principes qui sont à la base du développement de notre littérature soviétique. Il écrivait :

« La littérature doit devenir une littérature de Parti. En opposition aux mœurs bourgeoises, en opposition à la presse bourgeoise, patronale et mercantile, en opposition à l'arrivisme et à l'individualisme littéraire bourgeois, à l'« anarchisme aristocratique » et à la chasse au profit, le prolétariat socialiste doit affirmer le principe d'une littérature de Parti, réaliser et développer ce principe sous une forme aussi pleine et aussi entière que possible.

En quoi donc consiste ce principe d'une littérature de Parti ? Pas seulement en ce que, pour le prolétariat socialiste, la littérature ne doit pas être un moyen d'enrichissement pour des individus ou pour des groupes d'individus mais en ce qu'elle ne doit pas être du tout une affaire individuelle, indépendante de la cause générale du prolétariat. A bas les littérateurs sans-parti ? A bas les surhommes de la littérature ! La littérature doit devenir une partie de la cause générale du prolétariat. »

Et plus loin, dans le même article :

« Vivre dans une société et ne pas en dépendre est impossible. La liberté de l'écrivain bourgeois, de l'artiste, de l'actrice, n'est qu'une dépendance masquée (ou qui se masque hypocritement), dépendance du sac d'écus, dépendance du corrompueur, dépendance de l'entreteneur. »

Le léninisme part du principe que notre littérature ne peut être apolitique, qu'elle ne peut représenter un

« art pour l'art », mais qu'elle est appelée à jouer un rôle d'avant-garde capital dans la vie sociale. De là découle le principe léniniste de l'esprit de parti en littérature, l'apport le plus précieux de V.I. Lénine à la science de la littérature.

Les écrivains, « ingénieurs des âmes » Il s'ensuit que la meilleure tradition de la littérature soviétique prolonge les meilleures traditions de la littérature russe du XIX^e siècle, traditions établies par nos grands démocrates révolutionnaires — Belinski, Dobrolioubov, Tchernychevski, Saltykov-Chtchedrine, prolongées par Plekhanov, formulées et élaborées scientifiquement par Lénine et Staline.

Nekrassov appelait sa poésie « *la muse de la vengeance et de la douleur* ». Tchernychevski et Dobrolioubov considéraient que la littérature était au service sacré du peuple. Les meilleurs représentants de « l'intelligentsia » démocratique russe mouraient sous le régime tsariste pour ces grandes et nobles idées, parlaient pour le baigne, l'exil. Comment peut-on oublier ces glorieuses traditions ? Comment peut-on les mépriser ? Comment peut-on permettre que des Akhmatova et des Zostchenko lancent en sous-main le mot d'ordre réactionnaire de « l'art pour l'art » et en se camouflant sous le masque de l'apolitisme, fassent pénétrer des idées étrangères au peuple soviétique ?

Le léninisme reconnaît à notre littérature une grande importance réformatrice. Si notre littérature soviétique permettait un abaissement de cet immense rôle éducateur, cela signifierait un recul, le retour à « l'âge de pierre ».

Le camarade Staline a appelé nos écrivains « *les ingénieurs des âmes* ». Cette définition a une profonde signification. Elle indique l'énorme responsabilité des écrivains soviétiques dans l'éducation des hommes, dans l'éducation de la jeunesse soviétique, dans leur vigilance à ne pas tolérer de malfaçons dans le travail littéraire.

Certains trouvent étrange que le C.C. ait pris des mesures aussi sévères dans une question de littérature. On n'est pas habitué à cela chez nous. Qu'on ait laissé passer un loup dans la production, ou que le programme de production des objets de grande consommation n'ait pas été rempli, ou encore qu'on n'ait pas accompli le plan de stockage du bois, on trouve naturel de distribuer des blâmes ; mais qu'on ait toléré un loup dans l'éducation des âmes, dans l'éducation

de la jeunesse, là on s'en accomode. Et pourtant, n'est-ce pas là une faute combien plus grave que de ne pas remplir un programme de production ou d'échouer dans une tâche industrielle ? Par sa décision le C.C. a l'intention d'aligner le front idéologique sur tous les autres secteurs de notre travail.

Il est apparu ces derniers temps de grosses brèches, de grosses déficiences sur le front idéologique. Il suffira de rappeler le retard de notre art cinématographique, notre répertoire dramatique encombré de productions de mauvaise qualité, sans parler de ce qui s'est passé dans les revues *Zvezda* et *Léningrad*.

Le Comité Central s'est vu forcé d'intervenir et de corriger résolument la situation. Il n'avait pas le droit d'atténuer le coup qu'il portait à ceux qui oublient leurs obligations envers le peuple, envers l'éducation de la jeunesse. Si nous voulons tourner l'attention de nos militants vers les problèmes idéologiques et y apporter de l'ordre, en donnant une orientation claire au travail, nous devons critiquer durement, comme il convient à des hommes soviétiques, à des bolcheviks, les erreurs et les déficiences du travail idéologique. Alors seulement nous pourrons rétablir la situation.

Certains écrivains raisonnent ainsi : pendant la guerre le peuple a été si affamé de littérature, on a publié si peu de livres que le lecteur avalera aujourd'hui n'importe quelle marchandise, même faisandée. Or, c'est absolument faux, et nous ne pouvons tolérer n'importe quelle littérature proposée par des écrivains, des rédacteurs en chef, des éditeurs sans discernement. Le peuple attend des écrivains soviétiques une véritable arme idéologique, une nourriture spirituelle qui l'aide à réaliser les plans de la grandiose édification socialiste, du relèvement et du développement de l'économie nationale de notre pays. Le peuple soviétique présente des exigences élevées aux écrivains, il veut voir satisfaits ses besoins idéologiques et culturels.

Pendant la guerre, les circonstances nous ont empêchés de satisfaire ces besoins vitaux. Mais le peuple veut comprendre les événements. Son niveau idéologique et culturel s'est élevé. Souvent, il n'est pas satisfait de la qualité des œuvres littéraires et artistiques qui paraissent chez nous. C'est ce que ne comprennent pas et ne veulent pas comprendre certains travailleurs de la littérature, certains travailleurs du front idéologique.

Le niveau des exigences et du goût de notre peuple s'est élevé très haut et celui qui ne veut pas ou ne peut s'y élever restera en arrière. La littérature n'est pas seulement destinée à suivre le niveau des besoins du peuple, bien plus, elle doit développer ses goûts, élever ses exigences, l'enrichir d'idées nouvelles, le porter en avant. Celui qui n'est pas capable d'aller au pas du peuple, de satisfaire ses besoins croissants, de se maintenir au niveau des tâches, du développement de la culture soviétique, sera inévitablement dépassé.

Pour une critique bolchevique de principe Une deuxième grosse erreur découle de la faiblesse idéologique des dirigeants de *Zvezda* et de *Léninegrad*. Cette erreur consiste en ce que certains responsables ont mis au premier plan, dans leurs rapports avec les écrivains, non pas l'intérêt général, l'éducation politique des hommes soviétiques, l'orientation politique des hommes de lettres, mais des intérêts personnels, des amitiés. On dit que de nombreuses œuvres dangereuses idéologiquement et faibles sous le rapport artistique sont publiées par crainte de vexer tel ou tel écrivain. Aux yeux de pareils responsables, il vaut mieux sacrifier les intérêts du peuple et ceux de l'Etat que de vexer quelqu'un. C'est là une position absolument fautive et politiquement erronée : c'est comme si on échangeait un million contre un sou.

Le Comité Central du Parti a fait ressortir dans sa décision quel danger il y avait à substituer à une attitude de principe dans la littérature des relations de camaraderie. Cet esprit de camaraderie, cette absence de principes chez certains de nos écrivains, a eu une influence profondément négative, a entraîné l'abaissement du niveau idéologique de nombreuses œuvres littéraires, et a facilité l'accès de la littérature à des éléments étrangers à la littérature soviétique. L'absence de critique de la part des dirigeants du front idéologique et des dirigeants des revues de Léninegrad, la substitution à l'esprit de principe de rapports de camaraderie aux dépens des intérêts du peuple ont été profondément nuisibles.

Le camarade Staline nous enseigne que si nous voulons conserver des cadres, les instruire et les former, nous ne devons pas craindre de blesser, ni redouter une critique de principe, audacieuse, franche et objective. Faute de criti-

que toute organisation, même littéraire, peut se corrompre. Faute de critique, toute maladie peut s'aggraver et il sera plus difficile d'en venir à bout. Seule une critique hardie et franche aidera au perfectionnement de nos hommes, les poussera à marcher de l'avant et à surmonter les faiblesses de leur travail. Là où il n'y a pas de critique s'installe la stagnation, l'air manque, il n'y a plus de place pour le progrès.

Le camarade Staline a fait plus d'une fois ressortir que la condition essentielle de notre développement était la nécessité pour chaque homme soviétique de faire chaque jour le bilan de son travail, de faire sans crainte sa propre vérification, d'analyser son travail, de faire courageusement la critique de ses erreurs et de ses fautes, de réfléchir aux moyens d'obtenir de son travail de meilleurs résultats et de travailler sans cesse à se perfectionner. Cela vaut pour les écrivains aussi bien que pour tous les autres travailleurs. Celui qui craint de soumettre son travail à la critique est un poltron méprisable, indigne de l'estime du peuple.

Le défaut d'exigence critique devant son propre travail, la substitution à une attitude de principe à l'égard des écrivains d'une attitude de camaraderie est très répandue aussi à la direction de l'Union des écrivains soviétiques. La direction de l'Union, et en particulier son Président, le camarade Tikhonov, sont responsables de la situation des revues *Zvezda* et *Léningrad*, qui vient d'être dénoncée, coupables non seulement de n'avoir pas élevé de barrière devant l'infiltration dans la littérature soviétique de l'influence nocive de Zostchenko, d'Akhmatova et d'autres écrivains non soviétiques, mais encore d'avoir fermé les yeux sur la pénétration dans nos revues de tendances et de mœurs étrangères à la littérature soviétique.

Ce qui a également joué un rôle dans les défauts des revues de Léningrad, c'est le système d'irresponsabilité qui s'est installé à la direction des revues et en particulier à la rédaction de celles de Léningrad, où on ignorait qui était responsable de la revue dans son ensemble et de ses différentes sections où manquait l'ordre le plus élémentaire. Il est indispensable de rétablir cette situation. Voilà pourquoi le Comité Central a désigné dans sa résolution un rédacteur en chef de *Zvezda*, responsable de l'orientation de la revue et de la haute qualité idéologique et artistique des œuvres publiées par elle.

Le désordre et l'anarchie sont inadmissibles dans des revues comme dans n'importe quelle chose. Il faut une responsabilité précise à l'orientation d'une revue et au contenu des textes publiés par elle.

*Les tâches
des écrivains
de Léninegrad.*

Vous devez restaurer les grandes traditions de la littérature et du front idéologique de Léninegrad. Il est triste et vexant que les revues de Léninegrad, qui ont toujours été des pépinières d'idées progressistes et d'une culture progressiste soient devenues le refuge de l'indifférence aux idées et de la trivialité. Il faut rétablir l'honneur de Léninegrad, en tant que centre progressiste, idéologique et culturel. Il faut se rappeler que Léninegrad fut le berceau des organisations bolcheviques léninistes. C'est ici que Lénine et Staline ont posé les bases du Parti Bolchevik, les bases de la conception du monde et de la culture bolcheviques.

C'est une affaire d'honneur pour les écrivains et pour les militants du Parti à Léninegrad, que de restaurer et développer ces glorieuses traditions.

La tâche des travailleurs du front idéologique et tout d'abord des écrivains, consiste à bannir de la littérature de Léninegrad l'absence d'idéologie et la trivialité, à lever bien haut l'étendard de la littérature soviétique d'avant-garde, à saisir toutes les possibilités d'élever leur niveau idéologique et artistique, à ne pas demeurer en arrière des thèmes de l'actualité, des besoins du peuple, à développer par tous les moyens une critique hardie de leurs défauts, non une critique obséquieuse, de chapelle ou d'amitié, mais une vraie critique audacieuse et indépendante, une critique bolchevique de principe.

Camarades, vous devez voir clairement maintenant l'erreur grossière que le comité du Parti de Léninegrad a commise, et en particulier sa section de propagande et d'agitation et son secrétaire à la propagande, le camarade Chirokov, qui avait été placé à la tête du travail idéologique et qui, le premier, porte la responsabilité de l'échec des revues. Le comité du Parti à Léninegrad a fait une grossière faute politique en prenant à la fin du mois de juin une décision relative à la nouvelle équipe de rédaction de *Zvezda*, et en y incluant Zostchenko. Seul l'aveuglement politique peut expliquer que le secrétaire du Comité de ville du Parti, le

camarade Kapoustine, et le secrétaire du Comité de ville pour la propagande, le camarade Chirokov, aient pu faire adopter une décision aussi erronée. Je répète que toutes ces fautes doivent être réparées le plus rapidement et le plus catégoriquement possible, afin que Léninegrad reprenne son rôle dans la vie idéologique de notre Parti.

Nous aimons tous Léninegrad, nous aimons tous notre organisation du Parti à Léninegrad, comme l'une des unités d'avant-garde de notre Parti. Léninegrad ne doit pas être le refuge de différents aventuriers littéraires qui s'y sont faufileés pour l'utiliser à leurs fins. Le Léninegrad soviétique n'est pas cher à Zostchenko, Akhmatova et *tutti quanti*. Ils veulent voir en lui le symbole d'autres institutions sociales et politiques et d'une autre idéologie. L'ancien Saint-Petersbourg, le Cavalier de Bronze qui l'incarne, voilà les visions qui s'agitent devant leurs yeux. Mais nous, nous aimons le Léninegrad soviétique, le Léninegrad, centre d'avant-garde de la culture soviétique. La glorieuse cohorte des grands démocrates révolutionnaires issus de Léninegrad, voilà nos ancêtres directs, de qui nous tenons notre arbre généalogique. Les grandes traditions du Léninegrad d'aujourd'hui continuent ces grandes traditions démocrates révolutionnaires que nous n'échangerons contre rien d'autre au monde. Que les militants de Léninegrad analysent leurs erreurs avec courage, sans regarder en arrière, sans « amortisseurs », afin de corriger mieux et plus rapidement leurs fautes et de pousser plus avant notre travail idéologique. Les Bolcheviks de Léninegrad doivent à nouveau occuper leur place de pionniers, à l'avant-garde dans l'élaboration de l'idéologie soviétique, de la conscience sociale soviétique.

Comment a-t-il pu se faire que le Comité de ville du Parti à Léninegrad ait laissé se produire une telle situation sur le front idéologique ? Il est évident qu'il s'est passionné pour le travail pratique courant de la restauration de la ville, à son essor industriel et il a oublié l'importance de son travail d'éducation idéologique et cet oubli a coûté cher à l'organisation de Léninegrad. Il ne faut pas oublier le travail idéologique ! Les richesses spirituelles de nos citoyens sont aussi importantes que les richesses matérielles. On ne peut vivre en aveugle, sans se soucier du lendemain, aussi bien dans le domaine de l'idéologie que dans celui de la production matérielle. Nos hommes soviétiques se sont tellement développés qu'ils « n'avalent » pas toute production spirituelle qu'on

voudra bien leur offrir. Les travailleurs de la culture et de l'art, qui ne se réformeront pas et ne sauront pas satisfaire les exigences croissantes du peuple, peuvent perdre rapidement sa confiance.

Camarades, notre littérature soviétique vit et doit vivre des intérêts du peuple et de la patrie. La littérature est l'affaire propre du peuple. Voilà pourquoi le peuple considère chacun de vos succès, chacune de vos œuvres d'importance comme sa victoire à lui. Voilà pourquoi on peut comparer chaque œuvre réussie avec un combat gagné ou avec une grande victoire sur le front économique. Au contraire, chaque échec de la littérature soviétique est profondément et amèrement ressentie par le peuple, le Parti, l'Etat. C'est là précisément ce que vise la résolution du Comité Central, qui se soucie des intérêts du peuple, de ceux de sa littérature, et qui est extrêmement inquiet de la situation chez les écrivains de Léninegrad.

Si des gens sans principes veulent priver de sa base le bataillon de Léninegrad des écrivains soviétiques, s'ils veulent saper le côté idéologique de leur travail et priver leur art de sa portée sociale et réformatrice, le Comité Central espère que les littérateurs de Léninegrad sauront trouver en eux des forces suffisantes pour mettre fin à toutes les tentatives de les entraîner, eux et leurs revues, dans le courant de l'absence d'idées et de principes, et de l'apolitisme. Vous êtes sur la première ligne du front idéologique, d'immenses tâches vous sont posées, d'une importance internationale, et cela doit stimuler le sentiment de responsabilité de chaque véritable écrivain soviétique, devant son peuple, devant l'Etat, devant le Parti, ainsi que la conscience de l'importance du devoir à accomplir.

*Littérature bourgeoise
et
littérature soviétique.*

Nos succès, tant à l'intérieur de notre pays que dans l'arène internationale, déplaisent au monde bourgeois. A la suite de la deuxième guerre mondiale, les positions du socialisme se sont renforcées. Le socialisme est à l'ordre du jour dans de nombreux pays d'Europe. Cela déplaît aux impérialistes de tout poil qui craignent le socialisme, notre pays socialiste qui est un exemple pour toute l'humanité avancée. Les impérialistes, leurs valets idéologiques, leurs écrivains et leurs journalistes, leurs hommes politiques et leurs diplomates, cherchent, par tous les

moyens, à calomnier notre pays, à le représenter sous un faux jour, à calomnier le socialisme. Dans ces conditions, la tâche de la littérature soviétique consiste, non seulement à rendre coup pour coup à toute cette odieuse calomnie et à toute attaque contre notre culture soviétique, contre le socialisme, mais à fustiger et à attaquer courageusement la culture bourgeoise qui se trouve dans un état de marasme et de décomposition.

Si belle que soit la forme extérieure dont s'enveloppent les œuvres des écrivains bourgeois à la mode en Europe occidentale ou en Amérique, aussi bien que celle des metteurs en scène ou des dramaturges, ils ne pourront sauver ou relever leur culture bourgeoise, puisque la base morale en est pourrie et pestilentielle, puisqu'elle est au service de la propriété privée capitaliste, au service d'intérêts égoïstes et cupides de la couche supérieure bourgeoise de la société. Toute la foule des écrivains, des metteurs en scène bourgeois, cherche à détourner l'attention des couches progressistes de la société des questions brûlantes de la lutte politique et sociale, et à la diriger vers une littérature et un art plats, sans idées, remplis de gangsters, de girls des Variétés, de l'apologie de l'adultère et des exploits de toutes espèces d'aventuriers et d'aigrefins.

Nous convient-il, à nous les représentants de la culture soviétique d'avant-garde, à nous patriotes soviétiques, de jouer le rôle d'adorateurs de la culture bourgeoise ou le rôle d'élèves ? Naturellement, c'est notre littérature, reflétant un régime supérieur à n'importe quel régime démocratique bourgeois, une culture de beaucoup de fois supérieure à la culture bourgeoise, qui a le droit d'enseigner une nouvelle morale pour toute l'humanité. Où trouverez-vous un peuple et un pays comme les nôtres ? Où trouverez-vous ces qualités magnifiques dont a fait preuve notre peuple soviétique dans la Grande Guerre Patriotique et dont il fait preuve chaque jour dans son labeur pour le développement et la restauration pacifiques de l'économie et de la culture ? Chaque jour le voit s'élever plus haut. Nous ne sommes plus aujourd'hui ce que nous étions hier, et demain nous ne serons plus ce que nous sommes aujourd'hui. Nous ne sommes plus les Russes d'avant 1917 et la Russie n'est plus la même, ni notre caractère. Nous avons changé, nous avons grandi avec ces gigantesques transformations qui ont radicalement modifié le visage de notre pays.

Montrer ces nouvelles qualités élevées des hommes soviétiques, montrer notre peuple, non seulement tel qu'il est aujourd'hui, mais regarder ce que sera demain, aider à éclairer d'un projecteur la voie en avant — telles sont les tâches de tout écrivain soviétique probe. L'écrivain ne peut rester à la traîne des événements, il doit marcher à l'avant-garde du peuple en lui désignant la voie de son évolution. Se guidant sur la méthode du réalisme socialiste, étudiant consciencieusement et attentivement notre réalité, s'efforçant de pénétrer plus profondément la nature du processus de notre évolution, l'écrivain doit éduquer le peuple et l'armer idéologiquement. Tout en choisissant les meilleurs sentiments, les vertus de l'homme soviétique en lui montrant son avenir, nous devons montrer en même temps à nos gens ce qu'ils ne doivent pas être, nous devons fustiger les survivances du passé, les survivances qui empêchent les hommes soviétiques d'aller de l'avant. Les écrivains soviétiques doivent aider le peuple, l'Etat, le Parti à éduquer notre jeunesse ardente et confiante dans ses forces et qui ne craint aucune difficulté.

Quels que soient les efforts des politiciens et des écrivains bourgeois pour cacher à leurs peuples la vérité sur les résultats obtenus par le régime et la culture soviétiques, en dépit de toutes leurs tentatives d'abaisser un rideau de fer que ne puisse franchir la vérité sur l'Union soviétique, ils ont beau se flatter de minimiser la croissance effective et l'envergure de la culture soviétique, toutes ces tentatives sont voués à l'échec. Nous connaissons très bien la force et la supériorité de notre culture. Il suffit de rappeler les succès stupéfiants de nos délégations culturelles à l'étranger, notre parade de culture physique, etc... Est-ce à nous d'admirer servilement tout ce qui est étranger ou de nous cantonner sur des positions défensives ?

Si le régime féodal, puis la bourgeoisie ont pu, dans leur période d'épanouissement, créer un art et une littérature consacrant un régime nouveau et chantant son essor combien mieux alors pourrions-nous, avec notre régime socialiste nouveau, représentant l'incarnation de tout ce qu'il y a de meilleur dans l'histoire de la civilisation et de la culture humaine, créer la littérature la plus avancée du monde et laissant loin derrière elle les meilleures œuvres des temps passés.

Camarades, que veut, qu'exige le Comité Central ? Il

veut que les militants et les écrivains de Léninegrad comprennent bien que le moment est venu où il est indispensable d'élever à un haut niveau notre travail idéologique. La jeune génération soviétique va avoir à consolider les forces et la puissance du régime socialiste soviétique, en exploitant pleinement les forces motrices de la société soviétique, en vue d'un épanouissement sans précédent de notre bien-être et de notre culture. Pour ces grandes tâches la jeune génération doit être élevée dans le courage, l'ardeur, à ne pas craindre les obstacles, à aller au devant de tous les obstacles et à savoir les surmonter. Nos hommes doivent être instruits, avoir des idées élevées, des exigences et des goûts culturels et moraux développés. A cet effet, il faut que notre littérature, nos revues ne demeurent pas à l'écart des problèmes d'actualité, mais aident le Parti et le peuple à éduquer la jeunesse dans un esprit de fidélité absolue au régime soviétique et de dévouement sans réserve aux intérêts du peuple.

Les écrivains soviétiques et tous nos travailleurs idéologiques sont placés à l'heure actuelle en première ligne, puisque dans les conditions du progrès pacifique, les tâches du front idéologique et en premier lieu de la littérature, loin de disparaître s'intensifient au contraire. Le peuple, l'Etat, le Parti ne veulent pas que les écrivains s'éloignent de l'actualité, ils veulent au contraire que la littérature se mêle de tous les aspects de la vie soviétique. Les bolcheviks estiment très haut la littérature, ils voient clairement sa haute mission historique et son rôle dans la consolidation de l'unité morale et politique du peuple, dans son union et dans son éducation. Le Comité Central veut que nous ayons abondance de culture spirituelle, puisqu'il voit dans cette richesse de culture l'une des principales tâches du socialisme.

Le Comité Central est convaincu que le détachement de Léninegrad de la littérature soviétique, moralement et politiquement sain, saura rapidement corriger ses fautes et occuper la place qui lui revient dans la littérature soviétique.

Il est convaincu que les défauts dans le travail des écrivains de Léninegrad seront surmontés et que le travail idéologique de l'organisation du Parti à Léninegrad s'élèvera dans le plus bref délai à la hauteur nécessaire aujourd'hui aux intérêts du Parti, du peuple et de l'Etat.

SUR LA PHILOSOPHIE

(24 juin 1947)

La publication d'une « Histoire de la philosophie occidentale » de G. F. Alexandrov donna lieu en 1947 à une ample discussion dans toute l'Union Soviétique. Pour tirer les conclusions de cette discussion, une Conférence des philosophes soviétiques se réunit, au cours de laquelle A. Jdanov prononça le discours suivant.

LA discussion sur le livre du camarade Alexandrov a débordé le cadre primitif du débat. Elle s'est développée en largeur et en profondeur, allant jusqu'à poser les problèmes généraux de la situation sur le front philosophique. Elle s'est transformée en une sorte de conférence pansoviétique sur l'état du travail scientifique en philosophie. C'est, bien entendu, parfaitement naturel et légitime. La composition d'un manuel d'histoire de la philosophie, du premier manuel marxiste en ce domaine, représente une tâche d'une énorme importance scientifique et politique. Aussi n'est-ce pas une attention de hasard que le Comité Central a accordée à cette question en instituant la présente discussion.

Mettre au point un bon manuel d'histoire de la philosophie,

c'est armer nos intellectuels, nos cadres, notre jeunesse d'une nouvelle arme idéologique puissante et en même temps avancer d'un grand pas sur la voie du développement de la philosophie marxiste-léniniste. Aussi comprend-on qu'on ait pu exprimer ici de si hautes exigences à l'égard du manuel. Il y a donc tout profit à élargir le champ de la discussion. Les résultats en seront, sans aucun doute, d'autant plus grands qu'on n'a pas touché seulement ici aux questions liées à l'appréciation du livre, mais aussi aux problèmes plus généraux du travail philosophique.

Je me permettrai d'envisager les deux thèmes. Loin de moi la pensée de résumer la discussion. C'est affaire à l'auteur. Je me contenterai d'intervenir au titre de la discussion. Je m'excuse d'avance si j'ai recours à l'emploi de citations, en dépit des multiples avertissements du camarade Baskine. Il lui est évidemment facile à lui, vieux loup de mer de la philosophie, de sillonner sans instruments de bord les mers et les océans philosophiques, au jugé, à vue de nez, comme disent les marins. Cependant qu'il me soit permis, à moi, mousse de la philosophie, qui mets pour la première fois le pied sur le pont mouvant du navire philosophique au moment d'une cruelle tempête, d'utiliser les citations comme une sorte de boussole, qui me permettra de ne pas faire fausse route.

Je passe aux remarques sur le manuel.

I - LES FAIBLESSES DU LIVRE DE G. F. ALEXANDROV

J'estime que nous sommes en droit d'exiger d'un manuel d'histoire de la philosophie l'observation des conditions suivantes qui, à mon sens, sont élémentaires.

Primo : il faut qu'y soit exactement défini l'objet de l'histoire de la philosophie en tant que science.

Secundo : que le manuel soit scientifique, c'est-à-dire qu'il doit reposer sur la base des conquêtes contemporaines du matérialisme dialectique et historique.

Tertio : il est indispensable que l'exposé n'en soit pas scolastique, mais qu'il intervienne comme un élément agissant dans le processus de création, qu'il soit immédiatement lié aux tâches de l'actualité, qu'il les éclaire, et qu'il trace

les perspectives du développement ultérieur de la philosophie.

Quarto : que les faits produits soient parfaitement contrôlés et éprouvés, et

Cinquièmement : que le style de l'exposé soit clair, exact et convaincant.

Je prétends que le manuel ne satisfait pas à ces exigences.

Avant tout, en ce qui concerne son objet, le camarade Kivienko a indiqué que le manuel du camarade Alexandrov ne présente pas clairement l'objet de l'étude et que, malgré une grande quantité de définitions partielles, on n'y trouve pas de définition générale exhaustive. Cette observation est tout à fait pertinente. L'objet de l'histoire de la philosophie n'est pas défini. La définition donnée page 14 est incomplète. Celle de la page 22, en italique, présentée comme une définition fondamentale, est fautive en substance, car s'il faut admettre avec l'auteur que « l'histoire de la philosophie est l'histoire du développement progressif, ascendant, des connaissances de l'homme sur le monde qui l'entoure » cela veut dire que l'objet de l'histoire de la philosophie coïncide avec l'objet de l'histoire de la science en général, et qu'en ce cas la philosophie elle-même apparaît comme la science des sciences, ce que le marxisme a déjà réfuté depuis longtemps.

Matérialisme contre idéalisme De même, incorrecte et inexacte, l'affirmation de l'auteur que l'histoire de la philosophie est aussi l'histoire de la naissance et du développement de *beaucoup d'idées contemporaines*, parce que la conception de « contemporain » s'identifierait en ce cas avec le concept de « scientifique », ce qui est évidemment une erreur. La définition de l'objet de l'histoire de la philosophie doit nécessairement dériver des définitions de la science philosophique, données par Marx, Engels, Lénine et Staline.

« C'est cet aspect révolutionnaire de la philosophie de Hegel qu'a dégagé et développé Marx. Le matérialisme dialectique « n'a pas besoin d'une philosophie qui se situerait au-dessus des autres sciences ». Des philosophies antérieures, il garde « l'étude de la pensée et de ses lois — la logique formelle et la dialectique » — mais la dialectique, dans la pensée de Marx, d'accord en cela avec Hegel, comprend ce qu'on appelle aujourd'hui la théorie de la connaissance, la gnoséologie, qui doit également considérer son objet historiquement, en étudiant et en définissant l'origine et le

développement de la connaissance, le passage de la non-connaissance à la connaissance. » (V. I. LÉNINE : *Œuvres*, t. XVIII, p. 11.)

Une histoire scientifique de la philosophie, par conséquent, est l'histoire de la naissance, de l'apparition et du développement de la conception du monde matérialiste scientifique et de ses lois. Pour autant que le matérialisme a grandi et s'est développé dans la lutte contre les courants idéalistes, l'histoire de la philosophie est aussi l'histoire de la lutte du matérialisme avec l'idéalisme.

Quant au caractère scientifique du manuel, à l'utilisation des résultats actuels du matérialisme dialectique et historique, il pèche aussi dans ce domaine par de nombreuses et graves insuffisances.

Une révolution dans la philosophie

L'auteur représente l'histoire de la philosophie et le progrès des idées et des systèmes philosophiques comme une évolution régulière par l'accumulation de changements quantitatifs. Il crée l'impression que le marxisme est apparu simplement comme le continuateur des doctrines progressives antérieures, au premier rang desquelles le matérialisme français, l'économie politique anglaise, et l'école idéaliste de Hegel.

A la page 475, l'auteur dit que les théories philosophiques formées avant Marx et Engels, bien qu'elles aient contenu parfois de grandes découvertes, n'ont pourtant jamais été jusqu'au bout conséquentes et scientifiques dans toutes leurs déductions. Une telle définition ne distingue le marxisme des systèmes philosophiques pré-marxistes que comme une théorie jusqu'au bout conséquente et scientifique dans toutes ses déductions. Ainsi la différence entre le marxisme et les théories philosophiques pré-marxistes résiderait seulement en ceci que ces philosophies n'auraient pas été jusqu'au bout conséquentes et scientifiques et que les vieux philosophes se seraient seulement « trompés ».

Comme vous voyez, il ne s'agit ici que de changements quantitatifs. Mais c'est là de la métaphysique. L'apparition du marxisme fut une véritable découverte, une révolution dans la philosophie. Evidemment, comme toute découverte, comme tout bond, toute rupture dans la progression, tout passage à un nouvel état, cette découverte n'a pas pu se produire sans une accumulation préalable de changements quantitatifs, dans le cas présent, des apports de la philosophie avant les découvertes de Marx et Engels. Il est manifeste que

l'auteur ne comprend pas que Marx et Engels ont fondé une nouvelle philosophie, qualitativement différente de tous les systèmes précédents, quelque progressifs qu'ils fussent. Les rapports de la philosophie de Marx avec toutes les précédentes et la révolution qu'a provoquée le marxisme dans la philosophie, en faisant d'elle une science, sont bien connus. Il est d'autant plus étrange que l'auteur concentre son attention, non point sur ce qu'a apporté de nouveau et de révolutionnaire le marxisme, par rapport aux systèmes philosophiques antérieurs mais sur ce qui l'unit à la philosophie pré-marxiste. Cependant, Marx et Engels avaient dit eux-mêmes que leurs découvertes signifiaient la fin de la vieille philosophie.

« Le système de Hegel a été la dernière forme, la plus achevée de la philosophie, pour autant qu'on conçoive celle-ci comme une science à part, dominant toutes les autres. Avec lui, c'est toute la philosophie qui a fait naufrage. Il n'en est resté que la méthode de pensée dialectique et la conception de tout le monde naturel, historique et intellectuel, comme un monde en perpétuel mouvement, en perpétuel changement, soumis à un processus constant de naissance et de destruction. Ce n'est plus maintenant seulement à la philosophie mais à toutes les sciences qu'incombe l'obligation de découvrir dans chaque domaine particulier les lois de ce processus de perpétuelle régénération. Voilà en quoi se résume l'héritage laissé par Hegel à ses successeurs. » (F. ENGELS : *Anti-Dühring*, éd. 1945, p. 23-24.)

Le marxisme et la fin de la vieille philosophie L'auteur ne comprend manifestement pas le processus historique concret du développement de la philosophie.

Une des faiblesses essentielles du livre, sinon la principale, consiste dans l'ignorance du fait qu'au cours de l'histoire ont changé non seulement la manière d'envisager tel ou tel problème philosophique, mais le cercle même de ces problèmes, que l'objet même de la philosophie a été soumis à une transformation perpétuelle, ce qui est pleinement conforme à la nature dialectique de la connaissance humaine et qui doit être évident pour tout véritable dialecticien.

Alexandrov écrit à la page 24 de son livre, en exposant la philosophie grecque antique :

« La philosophie comprise comme un domaine indépendant de

la connaissance est apparue dans la société esclavagiste de la Grèce antique. »

Et plus loin :

« La philosophie qui est apparue au VI^e siècle avant notre ère comme un domaine indépendant de la connaissance a reçu une large diffusion. »

Pouvons-nous cependant parler de la philosophie grecque antique comme d'un domaine séparé, différencié, de la connaissance ? Absolument pas. Les idées philosophiques des Grecs étaient si étroitement liées à leurs idées politiques, à leurs aperçus des sciences de la nature, que nous n'avons pas le droit de rapporter à la science grecque notre division des sciences apparue plus tard, leur classification. En fait, les Grecs ne connaissaient qu'une science unique, non différenciée, dans laquelle entraient aussi des conceptions philosophiques. Prenons Démocrite, Epicure, Aristote, tous confirmement dans une égale mesure cette pensée de Engels que « *les philosophes grecs anciens étaient en même temps des naturalistes* ». (F. ENGELS : *Dialectique de la nature*.)

L'originalité de l'évolution de la philosophie consiste en ceci qu'à partir d'elle, au fur et à mesure du développement des connaissances scientifiques de la nature et de la société, ont proliféré l'une après l'autre les sciences positives. Par conséquent, le domaine de la philosophie s'est rétréci de façon continue, en fonction du développement des sciences positives (notons d'ailleurs que ce processus n'est pas terminé, même à l'époque actuelle) et cette émancipation des sciences de la nature et des sciences sociales représente un progrès aussi bien pour celles-ci que pour la philosophie elle-même.

Les créateurs des systèmes philosophiques d'autrefois qui prétendaient à la connaissance de la vérité absolue en dernier ressort n'ont pu contribuer au développement des sciences de la nature puisqu'ils les momifiaient dans leurs schémas, qu'ils tendaient à planer au-dessus de la science, qu'ils imposaient à la vivante conscience humaine, des conclusions, dictées non par la vie réelle mais par les besoins du système. Dans ces conditions, la philosophie se transformait en un musée où s'entassaient les faits, les déductions, les hypothèses les plus diverses, et les simples chimères. Si la philosophie pouvait tout de même servir pour l'orientation de la pensée, pour la spéculation, elle était impropre comme

instrument d'action pratique sur le monde, comme instrument de connaissance du monde.

Le dernier des systèmes de ce genre a été celui de Hegel qui a tenté d'élever une construction philosophique, se subordonnant toutes les autres sciences, les obligeant à tenir dans le lit de Procuste de ses propres catégories et dans l'espoir de résoudre toutes les contradictions, tomba lui-même en contradiction sans issue avec la méthode dialectique qu'il avait lui-même dévinée sans la comprendre et que par suite il appliquait à faux.

Cependant,

« dès que nous eûmes compris qu'exiger de la philosophie la résolution de toutes les contradictions signifiait exiger qu'un seul philosophe fit ce qu'était capable d'accomplir toute l'humanité dans son développement progressif, dès que nous eûmes compris cela, ce fut la fin de la philosophie au vieux sens du mot. Nous laissons en paix « la vérité absolue », inaccessible par cette voie et pour un homme isolé et nous nous efforçons d'atteindre des vérités relatives accessibles pour nous par la voie des sciences positives et de coordonner leurs résultats au moyen de la méthode dialectique. » (F. ENGELS : *Ludwig Feuerbach.*)

Les découvertes de Marx et Engels représentent la fin de la vieille philosophie, c'est-à-dire la fin de la philosophie qui prétendait à une explication universelle du monde.

Une philosophie scientifique du prolétariat Les formules vagues de l'auteur masquent l'énorme importance révolutionnaire de la géniale découverte de Marx et Engels, en mettant l'accord sur ce qui unit Marx aux philosophies antérieures sans montrer qu'avec Marx commence une période entièrement nouvelle de l'histoire de la philosophie, la philosophie scientifique.

A cette erreur est étroitement liée la façon non-marxiste dont le manuel traite l'histoire de la philosophie comme une relève progressive d'une école par l'autre. L'apparition du marxisme comme philosophie scientifique du prolétariat met fin à la période ancienne de l'histoire de la philosophie, quand la philosophie était une occupation de solitaires, l'apanage d'écoles composées d'un petit nombre de philosophes et de disciples, sans communication avec l'extérieur, détachés de la vie et du peuple, étrangers au peuple.

Le marxisme n'est pas une école philosophique de cette sorte. Au contraire, il apparaît comme un dépassement de

l'ancienne philosophie, lorsque celle-ci était l'apanage de quelques élus, d'une aristocratie de l'esprit, et comme le commencement d'une période entièrement nouvelle où la philosophie devient une arme scientifique entre les mains des masses prolétariennes en lutte pour leur émancipation.

La philosophie marxiste, à la différence des systèmes antérieurs, n'est pas une science au-dessus d'autres sciences, mais elle représente un instrument de recherche scientifique, une méthode pénétrant toutes les sciences naturelles et sociales et s'enrichissant des apports de ces sciences au cours de leur développement. En ce sens, la philosophie marxiste est la négation la plus complète et la plus catégorique de toute philosophie antérieure. Mais nier, comme le souligne Engels, ne signifie pas simplement dire « non ». La négation implique la succession, elle signifie l'assimilation, le remaniement critique et l'union en une synthèse supérieure de toutes les pensées d'avant-garde de toutes les conquêtes progressives de l'humanité au cours de son histoire.

Il s'ensuit que l'histoire de la philosophie pour autant qu'existe la méthode dialectique marxiste doit comprendre l'histoire de l'élaboration de cette méthode, montrer ce qui a conditionné son apparition. On ne trouve pas dans le livre d'Alexandrov l'histoire de la logique et de la dialectique ; le processus de l'évolution des catégories logiques comme reflet de l'expérience humaine n'y est pas montré ; l'auteur a beau citer dans son introduction le propos de Lénine d'après lequel chaque catégorie de la logique dialectique doit être considérée comme un nœud dans l'histoire de la pensée humaine, sa citation reste sans appui.

Le fait que l'histoire de la philosophie n'est conduite dans le manuel que jusqu'à la naissance du marxisme, c'est-à-dire jusqu'en 1848, ne se justifie en aucun cas. Un manuel qui n'expose pas l'histoire de la philosophie pendant les cent dernières années ne peut évidemment prétendre à ce titre. La raison pour laquelle l'auteur a fait impitoyablement justice de cette période reste obscure et ne trouve son explication, ni dans la préface, ni dans l'introduction.

Le fait que le manuel exclut l'histoire de la philosophie russe ne se justifie pas davantage. Il n'est pas besoin de montrer qu'un tel silence met en cause les principes mêmes du livre. Quels que soient les motifs qui ont conduit l'auteur à exclure l'histoire de la philosophie russe d'une histoire

générale de la philosophie, le fait de la passer sous silence revient objectivement à en minimiser le rôle et à séparer artificiellement l'histoire de la philosophie en histoire de la philosophie occidentale et en histoire de la philosophie russe, sans que l'auteur essaie le moins du monde de justifier la nécessité d'une telle division. Elle perpétue la distinction bourgeoise entre culture « occidentale » et culture « orientale », elle considère le marxisme comme un courant régional « occidental ». Bien sûr, à la page 6 de l'introduction l'auteur défend avec ardeur la position inverse, en insistant sur le fait que

« faute d'une étude attentive et de l'utilisation de la critique approfondie des systèmes philosophiques du passé, faite par les classiques de la philosophie russe, il est impossible de donner une idée scientifique de l'évolution de la pensée philosophique dans les pays de l'Europe occidentale ».

Pourquoi donc l'auteur ne s'en est-il pas tenu dans son manuel à cette position correcte ? Une telle attitude reste parfaitement incompréhensible, en même temps que le fait de terminer arbitrairement son étude en 1848 laisse une impression pénible.

Des camarades qui ont pris la parole ont signalé aussi avec juste raison des lacunes dans l'exposé de l'histoire de la philosophie de l'Orient.

Il est clair que pour cette raison également, le manuel a besoin d'une révision radicale.

Certains camarades ont déclaré que l'introduction qui, de toute évidence, doit nécessairement présenter le « credo » de l'auteur, définit correctement les tâches et les méthodes de la recherche, mais que l'auteur n'aurait pas tenu ses promesses. J'estime que cette critique est insuffisante, pour autant que l'introduction elle-même est fautive et ne soutient pas la critique.

Pour une position de parti en philosophie J'ai déjà parlé des fautes et des inexactitudes dans la définition de l'objet de l'histoire de la philosophie. Mais ce n'est pas tout. Il y a aussi dans l'introduction d'autres erreurs théoriques. Des camarades ont déjà dit ici que dans l'exposé des fondements de l'histoire marxiste-léniniste, les références à Tchernychevski, Dobrolioubov et Lomonossov sont tirées par les cheveux et n'ont évidemment aucun rapport

direct avec le sujet. Mais la question n'est pas seulement là. Les citations de ces grands savants et philosophes russes ont été choisies malencontreusement et les positions théoriques qu'elles expriment sont du point de vue marxiste fausses et je dirai même nuisibles. Je n'ai pas la moindre intention de diminuer les auteurs mêmes de ces citations, qui sont choisies arbitrairement et se rapportent à des propos sans aucun rapport avec ceux auxquels vise l'auteur. L'important, c'est qu'il se réfère à Tchernychevski pour montrer que les fondateurs de systèmes philosophiques différents et même contradictoires doivent se montrer tolérants l'un envers l'autre.

Permettez-moi de rapporter la citation de Tchernychevski :

« Les continuateurs d'un travail scientifique se dressent contre leurs prédécesseurs dont les travaux ont servi de point de départ à leurs propres recherches. Ainsi Aristote regardait Platon en ennemi, ainsi Socrate dénigrait les sophistes dont il était le continuateur. Dans les temps modernes, on trouverait bien d'autres exemples, mais il arrive parfois des cas consolants où les fondateurs d'un nouveau système comprennent clairement le lien de leurs idées avec les pensées de leurs prédécesseurs et se nomment modestement leurs disciples ; où, en dévoilant l'insuffisance des conceptions de leurs prédécesseurs, ils avouent, en même temps expressément combien ceux-ci ont contribué au développement de leur propre pensée. Telle était par exemple l'attitude de Spinoza envers Descartes. Il faut dire à la gloire des fondateurs de la science contemporaine qu'ils regardent leurs devanciers avec respect et presque avec amour filial, qu'ils reconnaissent pleinement la grandeur de leur génie et le noble caractère de leur enseignement dans lequel ils montrent le germe de leurs propres conceptions. » (P. 6 et 7 du livre d'Alexandrov.)

Dans la mesure où l'auteur introduit cette citation sans réserves, il est évident qu'elle représente son propre point de vue. S'il en est ainsi, il est évidemment sur la voie du renoncement au principe de la position de parti en philosophie, qui est essentiel au marxisme-léninisme. On sait la passion et l'intransigeance avec lesquelles le marxisme-léninisme n'a jamais cessé de mener le combat le plus vigoureux contre tous les ennemis du matérialisme. Dans cette guerre, les marxistes-léninistes soumettent leurs adversaires à une critique sans merci. Le modèle de la lutte bolchévique contre les adversaires du marxisme reste le livre de Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme*, où chaque mot fait l'effet du glaive exterminateur.

« Le génie de Marx et d'Engels, dit Lénine, c'est d'avoir pen-

dant une très longue période, presque un demi-siècle, développé le matérialisme, d'avoir progressé dans une direction fondamentale de la philosophie sans piétiner dans la répétition de problèmes gnoséologiques déjà résolus et d'avoir appliqué de façon conséquente, d'avoir montré comment il fallait appliquer le même matérialisme au domaine des sciences sociales, en balayant impitoyablement comme de la poussière, comme des billevesées, le galimatias prétentieux et boursoufflé des innombrables tentatives de « découvrir » une « nouvelle » ligne de philosophie, d'inventer une « nouvelle » direction, etc. »

« Prenez enfin — écrit plus loin Lénine — les diverses remarques philosophiques de Marx dans le *Capital* et dans ses autres œuvres, vous verrez un thème fondamental immuable : il s'en tient au matérialisme et n'a que des sarcasmes méprisants à l'adresse de tous les confusionnismes, de toutes les concessions à l'idéalisme. C'est dans ces oppositions fondamentales que se situent toutes les remarques philosophiques de Marx ; du point de vue de la philosophie universitaire, c'est dans cette « étroitesse » et cette « intransigeance » que réside leur faiblesse. » (LÉNINE : *Œuvres*, t. XIII, p. 275-276.)

Lénine lui-même, comme on sait, n'épargne pas ses adversaires. Dans la tentative de masquer et de concilier les contradictions entre les tendances philosophiques, Lénine ne vit jamais qu'une manœuvre de la philosophie universitaire réactionnaire. Comment, après cela, le camarade Alexandrov a-t-il pu se présenter dans son manuel comme un propagandiste du végétarisme édenté à l'égard de nos adversaires en philosophie, en apportant purement et simplement sa contribution au pseudo-objectivisme universitaire tandis que le marxisme est né, a grandi et a vaincu dans une lutte impitoyable contre tous les représentants de la tendance idéaliste ?

Le camarade Alexandrov ne s'est pas borné là. Sa conception objectiviste se manifeste de façon conséquente d'un bout à l'autre du manuel. Aussi n'est-ce pas par hasard que le camarade Alexandrov, avant de critiquer le moindre philosophe bourgeois, rend « hommage » à ses mérites, et l'encense. Prenez, par exemple, la doctrine de Fourier, dont il a déjà été fait mention, sur les quatre phases de l'évolution de l'humanité.

La grande conquête du socialisme de Fourier, dit Alexandrov, c'est

« la doctrine de l'évolution de l'humanité. Dans son évolution, la société traverse, selon Fourier, quatre phases : 1° désagrégation ascendante ; 2° harmonie ascendante ; 3° harmonie descendante ;

4° désagrégation descendante. Au dernier stade, l'humanité traverse la période de caducité, après laquelle toute vie cessera sur terre. Etant donné que l'évolution de la société s'accomplit indépendamment du désir des hommes, le dernier stade de l'évolution interviendra aussi infailliblement que le changement de saison. Fourier déduit de ce principe, l'inéluctable transformation de l'ordre bourgeois en une société où règnera la liberté du travail collectif. En vérité, cette théorie était limitée au cadre des quatre phases, mais elle représentait pour l'époque un grand pas en avant.» (ALEXANDROV : *Histoire de la philosophie occidentale*, p. 353-354.)

Il n'y a pas même trace, là, d'analyse marxiste. Par rapport à quoi la théorie de Fourier représente-t-elle un pas en avant? Si son étroitesse consiste en ceci qu'elle parle de quatre phases dans le développement de l'humanité, où la quatrième phase constitue une désagrégation descendante, au terme de laquelle toute vie cessera sur terre, comment comprendre le grief de l'auteur reprochant à Fourier d'avoir enfermé l'évolution de la société dans un système de quatre phases, alors que la cinquième phase ne peut être pour l'humanité que la vie d'outre-tombe.

Pour presque tous les vieux philosophes, Alexandrov trouve l'occasion d'une bonne parole. Et plus est éminent le philosophe bourgeois, plus il est encensé. Tout cela aboutit à ceci que le camarade Alexandrov, sans peut-être le soupçonner lui-même, se montre l'esclave des historiens bourgeois de la philosophie, qui ont pour principe de voir avant tout en chaque philosophe d'abord un confrère, et seulement ensuite un adversaire. De telles conceptions, si elles venaient à se développer chez nous, conduiraient inévitablement à l'objectivisme, à la servilité à l'égard des philosophes bourgeois et à l'exagération de leurs mérites, à dépouiller notre philosophie de son esprit militant et offensif, cela signifierait s'écarter du principe fondamental du matérialisme, de sa position de parti. Lénine nous a pourtant appris que

« le matérialisme implique pour ainsi dire la position de parti, puisqu'il oblige pour l'appréciation de chaque fait à se placer ouvertement et carrément au point de vue d'un groupe social déterminé ». (V. LÉNINE : *Œuvres*, t. I, p. 276.)

L'exposé des idées philosophiques est conduit dans le manuel de façon abstraite, objectiviste, neutre. Les écoles philosophiques apparaissent dans le livre l'une après l'autre ou l'une à côté de l'autre, mais non pas en lutte l'une avec l'autre. Cela aussi est un « hommage » à l'académisme, à la

« tendance » universitaire. On voit dans ces conditions que ce n'est pas un hasard si l'exposé du principe de la position de parti en philosophie a été pour l'auteur un échec complet ; à titre d'exemple de position de parti en philosophie, l'auteur cite la philosophie de Hegel, et il illustre la lutte des philosophes antagonistes par la lutte des principes réactionnaire et progressif à l'intérieur... de Hegel lui-même. Un tel procédé de démonstration n'est pas seulement de l'éclectisme objectiviste, mais encore un embellissement de Hegel, dans la mesure où par ce moyen on veut montrer que sa philosophie contient autant d'éléments progressifs que d'éléments réactionnaires. Pour en finir avec cette question, j'ajouterai encore que la méthode recommandée par Alexandrov pour juger les différents systèmes philosophiques — « à côté des mérites, il y a des faiblesses — ou bien « telle théorie a aussi une grande importance » souffre d'une extrême imprécision, est métaphysique et propre seulement à embrouiller la question. Il reste incompréhensible pourquoi il a fallu qu'Alexandrov rende hommage aux traditions académiques des vieilles écoles bourgeoises et oublie le principe fondamental du marxisme qui exige l'intransigeance avec l'adversaire.

*Savoir utiliser
la méthode
matérialiste dialectique*

Encore une remarque. L'étude critique des systèmes philosophiques doit être orientée. Les idées philosophiques depuis longtemps mortes et enterrées ne méritent pas beaucoup d'attention. Au contraire, il faut critiquer avec une vigueur particulière les systèmes et les idées qui malgré leur caractère réactionnaire ont cours et sont utilisés aujourd'hui par les ennemis du marxisme. C'est le cas en particulier du néo-kantisme, de la théologie, des formes anciennes et nouvelles de l'agnosticisme, des efforts pour réintroduire en contrebande Dieu dans les sciences naturelles contemporaines, et toutes les autres cuisines qui ont pour but de farder et d'arranger selon les exigences du marché la marchandise métaphysique défraîchie. Tel est l'arsenal qui est aujourd'hui mis en circulation par les laquais philosophiques de l'impérialisme pour soutenir leur patron en déroute.

Dans l'introduction, les notions d'idées et de systèmes réactionnaires ou progressifs ne sont pas exposées de façon moins fautive. Bien que l'auteur note que le caractère réac-

tionnaire ou progressif d'une idée ou d'un système dépend des circonstances concrètes de l'histoire, il fait continuellement le silence sur la célèbre thèse marxiste d'après laquelle une même idée dans des circonstances historiques concrètes différentes peut être réactionnaire ou progressive. En éludant cette question, il ouvre une fissure par où s'introduit en contrebande la conception idéaliste de l'indépendance des idées à l'égard de l'histoire.

Plus loin, après avoir remarqué avec raison que l'évolution de la pensée philosophique est déterminée en fin de compte par les conditions matérielles de la vie sociale, et n'a qu'une autonomie relative, il enfreint lui-même plus d'une fois ce principe fondamental du matérialisme scientifique en détachant à tout moment l'exposé des différents systèmes des circonstances historiques concrètes et de la base de classe de l'une ou l'autre philosophie. C'est le cas, par exemple, dans l'exposé des idées philosophiques de Socrate, de Démocrite, de Spinoza, de Leibnitz, de Feuerbach, etc. Bien entendu, cela n'est pas scientifique et cela donne à penser que l'auteur se laisse entraîner à traiter le développement des idées philosophiques indépendamment de l'histoire, signe caractéristique de l'idéalisme. L'absence de liens organiques entre un système philosophique et les circonstances historiques concrètes apparaît même quand l'auteur tente une analyse de ces circonstances. Il n'apparaît qu'un lien purement mécanique, formel, et non réellement organique. Les sections et les chapitres consacrés aux conceptions philosophiques d'une époque et à l'exposé des circonstances historiques se meuvent sur des plans parallèles, mais l'exposé même des données historiques, des liens de causalité entre la base et la superstructure en règle générale n'est pas scientifique, il est négligé et ne fournit pas d'éléments pour l'analyse, mais plutôt de mauvais points de repère. Telle est par exemple l'introduction au chapitre VI sous le titre : « La France au XVIII^e siècle » qui constitue un comble d'obscurité, n'éclaire à aucun degré les sources de la philosophie française du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. En vertu de quoi les idées des philosophes français perdent tout lien avec l'époque et se mettent à figurer comme une espèce de phénomène indépendant. Permettez-moi de rappeler ce passage du manuel :

« A partir des XVI^e et XVII^e siècles, la France, à la suite de l'Angleterre, entre progressivement sur la voie de l'évolution bourgeoise

en subissant en un siècle des transformations radicales : économiques, politiques et idéologiques. Bien que le pays fût encore arriéré, il commençait à dépouiller la vieille enveloppe féodale. Comme beaucoup d'autres Etats européens, à l'époque, la France entrait dans la période initiale d'accumulation capitaliste.

« Dans tous les domaines de la vie sociale se formait rapidement un nouvel ordre bourgeois, surgissait une nouvelle idéologie, une culture nouvelle. C'est à cette époque que commence en France la croissance rapide de villes comme Paris et Lyon, Marseille et Le Havre, et que se crée une flotte puissante. L'une après l'autre se constituent des compagnies de commerce internationales, s'organisent des expéditions armées qui conquièrent une série de colonies. Le commerce s'accroît rapidement. De 1784 à 1788, le volume du commerce extérieur atteignit 1.011.600.000 livres, c'est-à-dire plus de quatre fois celui des années 1716-1720. L'essor commercial fut favorisé par la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) et le traité de Paris (1763). Le commerce des livres est particulièrement significatif. Ainsi, par exemple, en 1774, le commerce de librairie fit en France 45 millions de francs, contre 12.000.000 à 13.000.000 en Angleterre. La France possédait environ la moitié de la réserve d'or européenne. Elle restait pourtant encore un pays agricole : l'immense majorité de la population vivait d'agriculture. » (P. 315-316.)

Ce n'est pas là une analyse, mais la simple énumération de quelques faits, exposés sans lien l'un avec l'autre, et simplement juxtaposés. Il va de soi que de ces données comme « base » on ne tire, et on ne peut tirer aucune caractéristique de la philosophie française, dont le développement s'est trouvé détaché des circonstances historiques d'alors.

Prenons plus loin, à titre d'exemple, la description de la naissance de l'idéalisme allemand. Alexandrov écrit :

« Au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e, l'Allemagne était un pays arriéré au régime politique réactionnaire, fondé sur la féodalité et le servage et sur la corporation. A la fin du XVIII^e siècle, la population urbaine n'atteignait pas 25 %, l'artisanat n'occupait que 4 % du total de la population. La corvée, la taille, le droit féodal, les privilèges corporatifs empêchaient le développement des rapports capitalistes naissants. En outre régnait dans le pays un extraordinaire morcellement politique. »

Le pourcentage de la population urbaine en Allemagne doit, dans la pensée du camarade Alexandrov, illustrer le caractère arriéré du pays et le caractère réactionnaire de la structure politique et sociale. Mais à la même époque, la population urbaine en France n'atteignait pas 10 %, bien que la France ne fût pas un pays féodal arriéré comme l'Alle-

magne, mais le centre de la révolution bourgeoise en Europe. Par conséquent, le pourcentage de la population urbaine n'explique rien par lui-même, bien plus, il doit lui-même être expliqué par les circonstances historiques concrètes. C'est là encore un exemple d'une utilisation malheureuse des données historiques pour expliquer la naissance et le développement de telle ou telle forme d'idéologie.

Plus loin, Alexandrov écrit :

« Les idéologues les plus marquants de la bourgeoisie allemande de cette époque : Kant, et après lui Fichte et Hegel, dans leurs philosophies idéalistes ont exprimé sous une forme abstraite, conditionnée par l'étroitesse des réalités allemandes, l'idéologie de la bourgeoisie allemande du temps. »

Comparons cet exposé froid, indifférent, objectiviste, de faits qui ne permettent pas de comprendre les causes de la naissance de l'idéalisme allemand, avec l'analyse marxiste des mêmes circonstances dans un style vivant et combatif qui émeut et convainc le lecteur. Voici comment Engels caractérise la situation en Allemagne :

« C'était une masse pourrissante en décomposition. Personne ne se trouvait bien. L'artisanat, le commerce, l'industrie et l'agriculture étaient réduits à des proportions insignifiantes. Les paysans, les commerçants et les artisans gémissaient sous un double poids : un gouvernement sanguinaire et le mauvais état du commerce. La noblesse et les princes trouvaient, tout en pressurant leurs sujets, que leurs revenus ne devaient pas rester en deçà de dépenses sans cesse croissantes. Tout allait mal, et dans le pays régnait un mécontentement général : il n'y avait pas d'instruction, de moyen d'action sur l'esprit des masses, de liberté de la presse, d'opinion publique, il n'y avait pas de commerce, même insignifiant, avec les autres pays ; partout ignominie et égoïsme ; le peuple entier était pénétré d'un bas, servile, et répugnant esprit mercantile. Tout était pourri, chancelait, prêt à s'écrouler ; et on ne pouvait même pas espérer un changement heureux, parce qu'il n'y avait pas dans le peuple de force capable de balayer les cadavres en décomposition des institutions épuisées. » (K. MARX et F. ENGELS : Œuvres, t. V, p. 6 et 7.)

Comparez cette caractérisation d'Engels, claire, pénétrante, exacte, profondément scientifique, avec celle d'Alexandrov et vous verrez combien le camarade Alexandrov utilise mal un matériel tout prêt dans le trésor inépuisable que nous ont laissé les fondateurs du marxisme.

Ainsi, l'auteur n'a pas rempli sa tâche. Il n'a pas su utiliser la méthode matérialiste pour exposer l'histoire de la

philosophie. Cela ôte à son livre le caractère scientifique et en fait dans une large mesure une simple description des biographies des philosophes et de leurs systèmes, isolés des circonstances historiques. On voit qu'il a enfreint le principe du matérialisme historique qui nous enseigne :

« Qu'il faut analyser dans le détail les conditions d'existence des différentes formations sociales avant d'essayer d'en déduire les conceptions politiques, juridiques, esthétiques, philosophiques, religieuses, etc., correspondantes. » (F. ENGELS : *Lettre à Schmidt*, du 5 août 1890.)

L'auteur formule de façon également obscure et insuffisante les buts de l'histoire de la philosophie. Nulle part, il ne souligne qu'une des tâches fondamentales de la philosophie et de son histoire est de continuer à développer la philosophie comme science, d'établir de nouvelles lois, de mettre ses thèses à l'épreuve de la pratique, de remplacer les thèses vieilles par de nouvelles. Or, l'auteur part, en général, d'une conception pédagogique de l'histoire de la philosophie, il en fait un enseignement de culture générale et donne ainsi à toute l'étude de l'histoire de la philosophie un caractère passif et contemplatif, un caractère académique. Cela ne répond évidemment pas à la définition marxiste-léniniste de l'histoire de la philosophie qui comme toute science doit se développer sans interruption, se perfectionner, s'enrichir de nouvelles thèses en rejetant celles qui ont vieilli.

En concentrant l'attention sur le côté scolaire de son objet, l'auteur pose par là même des bornes au développement de la science, comme si le marxisme-léninisme avait déjà atteint son plafond, et que le développement de notre doctrine n'était déjà plus la tâche essentielle. Un tel raisonnement est en contradiction avec l'esprit du marxisme-léninisme, dans la mesure où il introduit l'idée métaphysique que le marxisme est une doctrine achevée et parfaite : il ne peut mener qu'à tarir la vie et paralyser l'esprit de recherche en philosophie.

*Les rapports
de la philosophie et des
sciences naturelles*

Il ne réussit pas mieux quand il traite du développement des sciences naturelles, alors qu'il n'est pas possible, sans faire perdre à l'histoire de la philosophie son caractère scientifique, de l'isoler des conquêtes des sciences naturelles. En vertu de quoi le manuel du camarade Alexan-

drov ne permet pas d'expliquer les conditions de la naissance et du développement du matérialisme scientifique qui a grandi sur le socle de granit des conquêtes des sciences naturelles contemporaines.

Alexandrov a trouvé moyen de détacher l'histoire de la philosophie de celle des sciences naturelles. Il est caractéristique que dans l'introduction où sont exposés les fondements théoriques du livre, l'auteur ne dit pas un mot des rapports de la philosophie et des sciences naturelles. Il passe sous silence l'histoire naturelle, même quand il semblerait impossible de le faire. Ainsi page 9 :

« Lénine, dans ses travaux et en particulier dans *Matérialisme et Empirio-criticisme*, a étudié sous tous ses aspects la théorie marxiste de la société et l'a fait avancer d'un grand pas. »

Alexandrov a trouvé moyen en parlant de *Matérialisme et Empirio-criticisme* de taire les problèmes des sciences naturelles et leur lien avec la philosophie.

L'extrême pauvreté, l'indigence, l'abstraction de son exposé saute aux yeux lorsqu'il caractérise le niveau des sciences naturelles à telle ou telle période. De l'antiquité grecque, il écrit qu'elle vit « la naissance des sciences de la nature » ; de l'époque de la fin de la scolastique (XII^e-XIII^e siècle) « qu'apparurent alors de nombreuses inventions et perfectionnements techniques ». P. 120.

Là même où l'auteur essaie de développer des formules aussi vagues, on ne trouve qu'une énumération lâche des découvertes ; il s'y glisse des erreurs criantes témoignant d'une surprenante ignorance des questions de sciences naturelles. Que vaut, par exemple, l'exposé du développement scientifique à l'époque de la Renaissance :

« Le savant Gøerike construisit sa fameuse pompe pneumatique et l'existence de la pression atmosphérique se substituant à la notion de vide fut démontrée pratiquement, d'abord par l'expérience des hémisphères de Magdebourg. Au cours des siècles, on avait discuté pour savoir où se trouvait « le centre du monde » : n'était-ce pas notre planète ? Mais voici que font leur entrée dans la science Copernic, puis Galilée. Ce dernier montre l'existence de taches sur le soleil et leur déplacement. Il voit là, ainsi que dans d'autres découvertes, la confirmation de la théorie de Copernic sur la structure héliocentrique du système solaire. Le baromètre enseigna aux hommes à prédire le temps. Le microscope remplaça le système des conjectures sur la vie des organismes infinitésimaux et joua un grand rôle dans le développement de la biologie. La

boussole permit à Colomb de démontrer par l'expérience la structure sphérique de notre planète. » (P. 135.)

Ici, presque chaque proposition est une absurdité. Comment la pression atmosphérique peut-elle se substituer à la notion de vide ? Est-ce que l'existence de l'atmosphère nie l'existence du vide ? De quelle façon le mouvement des taches du soleil confirme-t-il la théorie de Copernic ?

L'idée que le baromètre prévoit le temps se trouve parmi les notions les moins scientifiques. Malheureusement les hommes n'ont pas encore appris, même aujourd'hui, à prévoir convenablement le temps, comme vous le savez tous fort bien par les prévisions de notre Bureau météorologique.

Continuons. Est-ce que le microscope peut *remplacer* un système de conjectures, et enfin qu'est-ce que la « structure sphérique de notre planète » ? Il semblait jusqu'ici que seule la forme pouvait être sphérique. Les perles de ce genre ne manquent pas dans le livre d'Alexandrov.

Mais l'auteur commet des erreurs beaucoup plus essentielles, touchant aux principes mêmes. Ainsi il estime (p. 357) que la méthode dialectique a été préparée par les conquêtes des sciences naturelles « dès la seconde moitié du XVIII^e siècle ». Ceci est en radicale contradiction avec la célèbre thèse de Engels, d'après laquelle la méthode dialectique a été préparée par la découverte de la structure cellulaire de l'organisme, par la théorie de la conservation et de la transformation de l'énergie, par la théorie de Darwin. Toutes ces découvertes se rapportent au XIX^e siècle. Partant de sa conception fautive, l'auteur fait une certaine place à l'énumération des découvertes du XVIII^e siècle, parle longuement de Galvani, de Laplace, de Lyell, mais sur les trois grandes découvertes indiquées par Engels il se contente de ce qui suit :

« Ainsi, par exemple, du vivant même de Feuerbach fut établie la théorie de la cellule, la théorie de la transformation, de l'énergie et apparut la théorie de Darwin sur l'origine des espèces par la sélection naturelle. » (P. 427.)

Telles sont les faiblesses fondamentales du livre. Je ne m'attarde pas sur des faiblesses de détail, je ne veux pas non plus répéter les excellentes remarques critiques, théoriques et pratiques, qui ont été exprimées ici.

La conclusion est que le manuel est mauvais, qu'il faut le reprendre de fond en comble. Mais la refonte du manuel signifie avant tout qu'il faut surmonter les conceptions fausses et confuses qui ont manifestement cours parmi nos philosophes, y compris les dirigeants. Je passe à la seconde question, la question de la situation sur le front philosophique.

II. - LA SITUATION SUR LE FRONT PHILOSOPHIQUE

Si le livre du camarade Alexandrov a pu recevoir l'assentiment de la majorité des dirigeants parmi les travailleurs philosophiques, s'il a pu être présenté au prix Staline et recommandé comme manuel, et susciter de nombreux comptes rendus élogieux, cela signifie évidemment que d'autres travailleurs philosophiques partagent les erreurs du camarade Alexandrov. Et cela veut dire qu'il y a quelque chose qui cloche sérieusement sur notre front théorique.

Cette circonstance que le livre n'ait pas soulevé la moindre protestation importante, qu'il ait fallu l'intervention du Comité Central et personnellement du camarade Staline pour démasquer ses faiblesses, signifie l'absence, sur notre front philosophique, d'une critique et d'une auto-critique bolchévique suffisamment développée. L'absence de discussions fécondes, de critique et d'autocritique ne pouvait pas ne pas se refléter de façon catastrophique sur la situation du travail scientifique en philosophie. On sait que la production philosophique est tout à fait insuffisante en nombre et faible en qualité. Les monographies et les articles de philosophie sont chose rare. On a beaucoup parlé ici de la nécessité d'une revue philosophique. Comme on sait, il existe des doutes sur la nécessité de fonder une telle revue. La triste expérience de la revue *Sous le Drapeau du Marxisme*, n'est pas encore oubliée. Il me semble que les possibilités actuelles de publier des monographies et des articles originaux sont utilisées de façon fort insuffisante.

Le camarade Svetlov a dit ici que le public du *Bolchévik* ne convient pas tout à fait à des travaux théoriques spécialisés. J'estime que c'est complètement faux : on sous-estime évidemment le niveau élevé de notre public et de ses demandes. C'est, me semble-t-il, qu'on ne comprend pas que notre philosophie n'est pas le privilège d'un petit cercle de philosophes professionnels, mais bien de toute l'intelligentzia

soviétique. Il n'y avait absolument rien de condamnable dans la tradition des revues russes d'avant-garde à l'époque pré-révolutionnaire, qui, à côté d'œuvres littéraires, imprimaient des travaux scientifiques, y compris des études philosophiques. Notre revue *Le Bolchévik* représente en tout état de cause un public beaucoup plus étendu que n'importe quelle revue philosophique, et enfermer le travail créateur de nos philosophes dans une revue spécialisée risquerait, il me semble, de rétrécir les bases de notre travail philosophique. Je vous prie de ne pas me prendre pour un adversaire de la revue, mais il me semble que la pauvreté de nos revues et du *Bolchévik* en études philosophiques nous invite à commencer par surmonter cette insuffisance par le moyen même de ces publications où, de temps en temps, apparaissent dès à présent, surtout dans les revues, des articles de caractère philosophique présentant un intérêt scientifique et social.

Les sujets d'étude de notre principal établissement philosophique, l'Institut de Philosophie de l'Académie des sciences, de nos chaires, etc., présentent la même pauvreté.

L'Institut de Philosophie, à mon sens, présente un tableau assez désolant ; il ne rassemble pas les travailleurs de la périphérie, il n'a pas de lien avec eux, et c'est pourquoi il n'a pas en fait le caractère d'une institution à l'échelle de l'Union. Les philosophes de province sont abandonnés à eux-mêmes et ils représentent, comme vous voyez, une grande force malheureusement sans emploi. Les sujets d'études, y compris les travaux présentés pour l'obtention des grades universitaires sont tournés vers le passé, vers des thèmes historiques de tout repos, et peu compromettants, du genre de : « L'hérésie de Copernic autrefois et aujourd'hui ». Cela conduit à une certaine renaissance de la scolastique. De ce point de vue la discussion qui a eu lieu ici au sujet de Hegel est assez étrange. Ceux qui y ont participé ont enfoncé des portes ouvertes. Il y a longtemps que la question de Hegel est résolue. Il n'y a aucune raison de la poser à nouveau, on n'a fourni ici rien qui n'ait été déjà commenté et jugé. La discussion elle-même a été fâcheusement scolastique, et aussi peu féconde qu'en son temps, dans certains cercles, la question de savoir s'il fallait se signer avec deux ou trois doigts, ou encore si Dieu pouvait créer une pierre qu'il ne pouvait soulever, et si la mère de Dieu était vierge. Les problèmes de l'actualité contemporaine ne sont presque pas étudiés. Tout cela, mis en bloc,

est gros de dangers, beaucoup plus grands que vous ne vous le figurez. La plus grave menace tient à ce qu'une certaine partie d'entre vous est déjà habituée à ces faiblesses.

Pousser notre science en avant On ne sent dans le travail philosophique ni esprit combatif, ni rythme bolchévik. A cette lumière certaines thèses erronées du manuel répondent aux retards constatés sur tout le reste du front philosophique et ainsi représentent non un élément accidentel et isolé, mais un ensemble. On emploie souvent ici l'expression « front philosophique ». Mais où est, à proprement parler, ce front ? Il ne ressemble pas du tout à l'idée que nous nous faisons d'un front. Quand on parle de front philosophique, l'idée s'impose aussitôt d'un détachement organisé de philosophes, combattants parfaitement armés de la théorie marxiste, conduisant l'assaut contre les idéologies hostiles à l'étranger, contre les survivances de l'idéologie bourgeoise dans la conscience des hommes soviétiques à l'intérieur du pays, poussant inlassablement notre science en avant, armant les travailleurs de la société socialiste de la conscience d'être dans la voie juste et de la confiance, scientifiquement fondée, dans la victoire finale de notre cause.

Mais notre front philosophique ressemble-t-il à un vrai front ? Il rappelle plutôt une eau morte, ou un bivouac quelque part loin du champ de bataille. Le terrain n'est pas encore conquis, les contacts avec l'adversaire ne sont généralement pas pris, on ne fait pas de reconnaissances, les armes rouillent, les soldats combattent à leurs risques et périls, et les chefs ou bien s'enivrent des victoires passées, ou bien délibèrent si les forces suffisent pour l'attaque et s'il ne faut pas demander des secours à l'extérieur, ou disputent pour savoir de combien la conscience peut retarder sur l'existence pour ne pas paraître tout à fait arriérée.

Cependant notre parti a grand besoin de l'essor du travail philosophique. Des rapides modifications que chaque jour apporte à notre existence socialiste, nos philosophes ne tirent pas d'idées générales, ils ne les éclairent pas par la dialectique marxiste. Cela ne fait que rendre plus difficile les conditions d'un développement ultérieur de notre science philosophique. La situation est telle que le développement de la pensée philosophique passe pour une large part à côté de

nos philosophes professionnels. C'est absolument inadmissible.

La cause du retard sur le front philosophique n'est évidemment liée à aucune condition objective. Les conditions objectives sont plus favorables que jamais, les faits qui attendent l'analyse et la généralisation scientifique sont innombrables. Les causes de retard doivent être cherchées dans le domaine subjectif. Ce sont les mêmes qu'a démasquées le Comité Central en analysant le retard des autres secteurs du front idéologique.

Comme vous vous le rappelez, les décisions bien connues du Comité Central sur les questions idéologiques ont été dirigées contre l'indifférence idéologique et l'apolitisme dans la littérature et dans l'art, contre l'abandon des sujets contemporains et le refuge dans le domaine du passé, contre l'admiration de l'étranger, pour une position de parti bolchévique et combative, dans la littérature et dans l'art. On sait que de nombreux détachements de travailleurs de notre front idéologique ont déjà tiré pour eux-mêmes les conclusions nécessaires des décisions du Comité central et ont atteint dans cette voie d'importants résultats.

Cependant nos philosophes restent en retard. Il est visible qu'ils ne remarquent pas l'absence de principes et d'idées dans le travail philosophique, le mépris des thèmes contemporains, la servilité et l'humilité devant la philosophie bourgeoise. Ils estiment visiblement que le tournant sur le front idéologique ne les concerne pas. Il est clair maintenant que ce tournant est nécessaire.

Si le front philosophique n'est pas au premier rang du travail idéologique, une large part de responsabilité en revient au camarade Alexandrov. Il manque malheureusement de perspicacité critique pour découvrir les faiblesses du travail. Il surestime manifestement ses forces, au lieu de s'appuyer sur l'expérience et le savoir d'un large collectif de philosophes. Bien plus, il s'appuie exagérément dans son travail sur un cercle étroit de collaborateurs immédiats et d'admirateurs de son talent. L'activité philosophique s'est trouvée en quelque sorte monopolisée entre les mains d'un petit groupe de philosophes et une grande partie des philosophes, surtout des provinciaux, a été tenue à l'écart du travail de direction.

C'est ainsi qu'ont été détruits les rapports normaux entre les philosophes.

Il est clair maintenant que l'établissement de travaux tels qu'un manuel d'histoire de la philosophie dépasse les forces d'un homme seul et que le camarade Alexandrov aurait eu besoin, dès le début de son travail, de faire appel à un large cercle d'auteurs, de spécialistes du matérialisme dialectique, du matérialisme historique, d'historiens, de naturalistes, d'économistes. Le camarade Alexandrov n'a pas choisi la bonne voie en refusant de s'appuyer sur un large cercle de compétences. Il faut corriger cette faute. Les connaissances philosophiques sont évidemment chez nous le fait d'un large collectif de philosophes soviétiques. La méthode qui consiste à faire appel à un large cercle d'auteurs pour la composition d'un manuel est en ce moment pleinement appliquée à la rédaction d'un manuel d'économie politique qui doit être prêt prochainement et pour lequel on a fait appel à de larges cercles non seulement d'économistes mais encore d'historiens et de philosophes. Une telle méthode de travail est la plus sûre. On y trouve encore une autre idée : unir les efforts de différents groupes de travailleurs idéologiques, aujourd'hui insuffisamment liés, pour résoudre de grands problèmes d'importance scientifique générale, de façon à organiser l'action réciproque entre les travailleurs des différentes branches idéologiques, à progresser sans tirer à hue et à dia, sans frapper les mains ouvertes, mais de façon organisée et cohérente et, par conséquent, avec le maximum de garanties de succès.

La critique
et
l'autocritique Or, où sont les racines des fautes subjectives d'une série de dirigeants du front philosophique ? Pourquoi ici, dans nos discussions, des représentants de la vieille génération ont-ils pu jeter le reproche à certains jeunes d'être décrépits avant l'âge, de manquer de tonus agressif, de combativité ? Il ne peut visiblement y avoir qu'une seule réponse à cette question : une étude insuffisante des fondements du marxisme-léninisme et la présence de survivances de l'influence de l'idéologie bourgeoise. Cela s'exprime également dans le fait que de nombreux travailleurs de chez nous ne comprennent pas encore que le marxisme-léninisme est une doctrine créatrice vivante, se développant sans interruption, s'enrichissant sans cesse de l'expérience de la construction socialiste et des conquêtes des sciences naturelles contemporaines. La sous-estimation de

cet aspect révolutionnaire et vivant de notre doctrine ne peut conduire qu'à l'abaissement de la philosophie et de son rôle. C'est précisément dans le manque de combativité et d'esprit militant qu'il faut chercher la cause de la peur qu'éprouvent certains de nos philosophes d'essayer leurs forces sur de nouvelles questions, les questions contemporaines, pour résoudre les problèmes que la pratique pose quotidiennement aux philosophes et auxquels la philosophie est tenue de donner réponse. Il est temps de pousser plus audacieusement en avant la théorie de la société soviétique, la théorie de l'état soviétique, la théorie des sciences naturelles contemporaines, l'éthique et l'esthétique. Il faut en finir avec une couardise étrangère au bolchevisme. Admettre une pause dans le développement de la théorie signifie dessécher notre philosophie, la priver de son trait le plus précieux : son aptitude au développement, la changer en un dogme mort et desséché.

La question de la critique et de l'autocritique bolchevique n'est pas seulement pour nos philosophes une question pratique, mais une question profondément théorique.

Si le contenu interne du processus de développement, comme l'enseigne la dialectique, est la lutte des contraires, la lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui meurt et ce qui naît, entre ce qui a cessé de vivre et ce qui se développe, notre philosophie soviétique doit montrer comment agit cette loi dialectique dans les conditions de la société socialiste et en quoi consiste l'originalité de son application. Nous savons que dans une société divisée en classes cette loi agit autrement que dans la société soviétique. Voilà le champ le plus large pour la recherche scientifique et il n'a encore été travaillé par aucun de nos philosophes. Cependant il y a longtemps que notre parti a trouvé et mis au service du socialisme cette forme particulière de découverte et de dépassement de contradictions de la société socialiste (ces contradictions existent et les philosophes ne veulent pas en parler par lâcheté), cette forme particulière de lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui meurt et ce qui naît dans notre société soviétique, qu'on appelle la critique et l'autocritique. Dans notre société soviétique où sont liquidés les antagonismes de classes, la lutte entre l'ancien et le nouveau et par suite, où l'évolution de l'inférieur vers le supérieur se produit non sous forme de lutte des classes antagonistes et de cataclysmes comme c'est le cas sous le capitalisme, mais sous la forme de la critique et de l'autocritique

véritable force motrice de notre évolution, puissant instrument entre les mains du parti. C'est incontestablement une nouvelle espèce de mouvement, un nouveau type de développement, une nouvelle loi dialectique.

Marx disait que les philosophes précédents n'avaient fait qu'expliquer le monde, tandis que maintenant toute l'affaire était de le changer. Nous avons changé le vieux monde et construit un nouveau. Mais nos philosophes malheureusement n'expliquent pas assez ce monde nouveau et ne prennent pas une part suffisante à sa transformation. Nous avons entendu ici quelques tentatives pour ainsi dire « théoriques » d'expliquer les causes de ce retard. On a dit par exemple que les philosophes s'étaient attardés trop longtemps dans la période des commentaires, ensuite de quoi ils n'étaient pas passés à temps à la période des recherches monographiques. Cette explication a tout à fait bon air, mais elle est peu convaincante. Evidemment le travail créateur du philosophe doit être mis au premier plan, mais cela ne veut pas dire que doit être rejeté le travail de commentaire ou, pour mieux dire, de vulgarisation. Notre peuple en a également besoin.

*Contre l'idéologie
dépravée
de la bourgeoisie*

Il faut se hâter de rattraper le temps perdu. Les tâches n'attendent pas. L'éclatante victoire remportée par le socialisme dans la grande guerre nationale a été en même temps une éclatante victoire du marxisme. Elle reste comme un os dans la gorge des impérialistes. Le centre de la lutte contre le marxisme est passé aujourd'hui en Amérique et en Angleterre. Toutes les forces de l'obscurantisme et de la réaction sont maintenant au service de la lutte contre le marxisme. On voit de nouveau tirer au jour et servir d'armes à la philosophie bourgeoise ces instruments de la démocratie de la bombe atomique et du dollar, les armements usés de l'obscurantisme et du cléricalisme : le Vatican et la théorie raciste, le nationalisme déchaîné et l'idéalisme caduc, la presse vénale et l'art bourgeois dépravé. Mais la force, visiblement, leur manque. Sous le drapeau de la lutte « idéologique » contre le marxisme, on recrute aujourd'hui des réserves plus profondes, on fait appel aux gangsters, aux souteneurs, aux espions, aux criminels de droit commun. Je prends au hasard un exemple tout frais. Comme l'annonçait, il y a quelques jours, les *Izvestia*, la revue *Les Temps Modernes* dirigé par l'existentialiste Sartre préconise comme une découverte nou-

velle le livre de l'écrivain Jean Genêt, *Journal d'un Voleur*, qui commence par ces mots : La trahison, le vol et l'homosexualité, tels seront mes thèmes fondamentaux. Il existe un lien organique entre mon goût de la trahison, les occupations de voleurs et mes expéditions amoureuses. L'auteur manifestement connaît son affaire. Les pièces de ce Jean Genêt sont montées à grand éclat sur les scènes parisiennes, et Jean Genêt lui-même est instamment invité en Amérique. Tel est le « dernier mot » de la philosophie bourgeoise.

Mais l'expérience de notre victoire sur le fascisme a déjà montré à quelles impasses les philosophies idéalistes pouvaient conduire des peuples entiers. Aujourd'hui, elles se présentent sous une forme nouvelle particulièrement répugnante, reflétant toute la profondeur, toute la bassesse, toute la vilénie de la décadence bourgeoise. Les souteneurs et les criminels de droit commun en philosophie, c'est évidemment le comble de la ruine et de la décomposition. Cependant ces forces sont encore vivantes, encore capables d'empoisonner la conscience des masses. La science bourgeoise contemporaine fournit au cléricanisme, au fidéisme, une nouvelle argumentation qu'il faut démasquer impitoyablement. Prenez ne fût-ce que la théorie de l'astronome anglais Eddington sur les constantes physiques du monde qui ramène tout droit à la mystique pythagoricienne des nombres et, de formules mathématiques, déduit des « constantes essentielles » du monde telles que le nombre apocalyptique 666, etc... Sans comprendre la démarche dialectique de la connaissance, les rapports de la vérité absolue et de la vérité relative, de nombreux successeurs d'Einstein, transposant à l'univers infini les résultats de la recherche des lois du mouvement dans un domaine fini et limité de l'univers, vont jusqu'à parler du caractère fini du monde, de ses limites dans le temps et dans l'espace, et l'astronome Milne a déjà « calculé » que le monde a été créé il y a deux milliards d'années. A ces savants anglais, on pourrait appliquer le mot de leur grand compatriote le philosophe Bacon, disant qu'ils emploient l'impuissance de leur science à calomnier la nature.

Dans une égale mesure, les subterfuges kantien des physiciens atomistes contemporains les amènent à des déductions sur le « libre arbitre » de l'électron, à des essais pour ne représenter la matière que comme un ensemble d'ondes et à d'autres diableries.

Il y a là un champ d'action colossal pour nos philosophes

qui doivent analyser et généraliser les résultats des sciences naturelles contemporaines en se rappelant la leçon de Engels d'après laquelle le matérialisme

« doit prendre un aspect nouveau avec chaque nouvelle grande découverte qui fait époque dans les sciences naturelles ». (ENGELS : *Ludwig Feuerbach.*)

Qui, sinon nous — pays du marxisme vainqueur — sinon nos philosophes, doit prendre la tête de la lutte contre l'ignoble idéologie dépravée de la bourgeoisie ? Qui, sinon nous, doit lui porter des coups mortels ?

Le triomphe du marxisme Des cendres de la guerre ont surgi des gouvernements d'une nouvelle démocratie et le mouvement d'émancipation nationale des peuples coloniaux. Le socialisme est à l'ordre du jour dans la vie des peuples. Qui, sinon nous — pays du socialisme vainqueur — sinon nos philosophes, doit aider nos amis et nos frères de l'étranger à éclairer leur lutte pour une société nouvelle à la lumière du socialisme scientifique ? A qui, sinon à nous, de les éclairer et de les armer de l'arme idéologique du marxisme ?

Un puissant épanouissement de l'économie et de la culture socialiste a lieu dans notre pays. La croissance constante de la conscience socialiste des masses présente de plus en plus d'exigences à notre travail idéologique. Un assaut de grande envergure est livré aux survivances du capitalisme dans la conscience des hommes. A qui, sinon à nos philosophes, de prendre la tête des travailleurs du front idéologique, d'appliquer pleinement la théorie marxiste de la connaissance à la généralisation de l'énorme expérience de la construction socialiste et à la résolution des nouveaux problèmes du socialisme ?

Face à ces grandes tâches, on pourrait se demander : nos philosophes sont-ils capables de soulever sur leurs épaules de nouveaux fardeaux ? Y a-t-il de la poudre dans les poudrières philosophiques ? Notre force philosophique n'a-t-elle pas faibli ? Nos cadres scientifiques sont-ils capables de surmonter par leurs propres forces les faiblesses de leur développement et de réorganiser leur travail sur de nouvelles bases ? A cette question, il ne peut pas y avoir deux réponses. La discussion philosophique a montré que ces forces exis-

tent, qu'elles sont importantes, et capables de découvrir leurs fautes pour les surmonter. Il faut seulement plus de confiance dans ses propres forces, il faut les éprouver plus souvent dans des luttes actives en posant et en résolvant les problèmes brûlants de l'actualité. Il faut en finir avec la mollesse dans le travail, dépouiller le vieil Adam et se mettre à travailler comme travaillaient Marx, Engels, Lénine, comme travaille Staline.

Vous vous rappelez comme Engels en son temps se réjouissait et notait comme un événement politique d'une énorme importance la publication d'une brochure marxiste à 2.000 ou 3.000 exemplaires. De ce fait, insignifiant à notre échelle, Engels concluait que la philosophie marxiste avait poussé de profondes racines dans la classe ouvrière. Que dire alors de la pénétration du marxisme dans de larges couches de notre peuple et qu'auraient dit Marx et Engels s'ils avaient appris que les travaux philosophiques sont répandus chez nous dans le peuple par dizaines de millions d'exemplaires ? C'est un véritable triomphe du marxisme, c'est le témoignage vivant que la grande doctrine de Marx, Engels, Lénine, Staline est devenue chez nous la doctrine de tout le peuple et c'est sur ces fondations sans pareilles au monde que doit s'épanouir notre philosophie. Soyez donc dignes de notre époque, de l'époque de Lénine et de Staline, de l'époque de notre peuple, de notre peuple victorieux.

SUR LA MUSIQUE

(1948)

A la mi-janvier 1948 se tint, au siège du Comité central du Parti communiste bolchévique à Moscou, une Conférence des musiciens soviétiques à laquelle participèrent plus de 70 compositeurs, chefs d'orchestre, critiques musicaux et professeurs de musique.

La Conférence, après avoir ouvert une discussion sur l'opéra de V. Mouradéli, « La Grande Amitié », se saisit de l'occasion pour soumettre à examen les problèmes posés par l'état de développement de la musique soviétique dans son ensemble.

Dans son discours d'introduction, A. Jdanov effectua d'abord une analyse profondément critique du livret de l'opéra, « La Grande Amitié », et mit à nu ce qu'il avait de manifestement erroné au point de vue historique.

QUELQUES mots sur le livret. Le livret de cet opéra est artificiel et les événements à rendre sont inexacts et faux du point de vue historique.

Voici, brièvement, de quoi il est question. L'opéra est consacré à la lutte livrée pour l'amitié des peuples dans le

Caucase du Nord, en 1918-1920. Les peuples du Caucase, dont l'opéra a en vue de montrer des Ossètes, les Lesghiens et les Géorgiens, passent, avec l'aide d'un commissaire envoyé de Moscou, de la lutte contre le peuple russe, en particulier contre les Cosaques, à la paix et à l'amitié avec lui.

Ce qu'il y a d'historiquement faux ici, c'est que ces peuples n'ont jamais été en inimitié avec le peuple russe. Tout au contraire, dans la période historique à laquelle est consacré cet opéra, c'est précisément de concert avec les Ossètes, les Lesghiens et les Géorgiens que le peuple russe et l'Armée rouge battaient les forces de la contre-révolution, jetaient les fondements du pouvoir des Soviets dans le Caucase du Nord et instaurent la paix et l'amitié des peuples.

A l'époque, ce sont les Tchétchènes et les Ingouchis qui faisaient obstacle à l'amitié des peuples.

Donc, en ce temps-là, ce sont les Tchétchènes et les Ingouchis qui semaient la haine entre les nationalités, et voilà qu'au lieu d'eux, on présente au public les Ossètes et les Géorgiens ! C'est là une erreur historique grossière ; c'est falsifier l'histoire ; c'est attenter à la vérité historique.

.....

Bien qu'il soit question dans cet opéra d'une époque fort intéressante, de l'époque de l'instauration du pouvoir des Soviets dans le Caucase du Nord, avec toute la complexité de ses coutumes multinationales et la variété des formes de la lutte de classes, et alors que dans ces conditions cet opéra aurait dû rendre pleinement la vie fertile en événements et les mœurs des peuples du Caucase du Nord — sa musique s'est trouvée être très loin de l'œuvre populaire des peuples du Caucase du Nord.

Si les Cosaques paraissent sur la scène — et ils jouent un grand rôle dans l'opéra — ni la musique, ni les chants n'ont rien de typique pour les Cosaques, leurs chansons et leur musique. Il en est de même des peuplades de montagnards. Si au cours de l'action on danse une lesghienne, la mélodie ne rappelle en rien les mélodies si connues et si populaires des lesghiennes. Le compositeur, en quête d'originalité, a écrit pour sa lesghienne, une musique peu compréhensible, fastidieuse et beaucoup moins jolie et riche

en contenu que la musique populaire ordinaire de la lesghienne.

Puis, reprenant la parole au cours de la discussion, Jdanov fit l'intervention suivante :

PERMETTEZ-MOI d'abord de faire quelques remarques sur le caractère de la discussion qui se déroule ici.

L'appréciation générale de la situation dans le domaine de la création musicale se ramène à cette constatation : ça ne va pas fort. Il s'est exprimé, il est vrai, différentes nuances au cours des interventions. Les uns ont dit qu'elle boitait surtout sous le rapport de l'organisation, ils ont montré l'insuffisance de la critique et de l'autocritique et dénoncé les fausses méthodes de direction, particulièrement à l'Union des compositeurs. D'autres, s'associant à la critique de l'organisation et du régime régnant dans les organisations, ont signalé ce qui va mal dans l'orientation idéologique de la musique soviétique. Les troisièmes ont tenté d'escamoter le caractère aigu de la situation ou de passer sous silence les questions désagréables. Mais de quelque façon qu'aient été exprimées ces nuances, le ton général de la discussion se réduit à constater que ça ne va pas fort.

La musique est en retard Je n'ai pas l'intention d'apporter une dissonance ou une « atonalité » dans cette appréciation, quoique l'« atonalité » soit aujourd'hui à la mode. La situation est en effet bien mauvaise. Il me semble qu'elle est pire qu'on ne l'a dit ici. Je n'ai pas l'intention de nier les résultats obtenus par la musique soviétique. Ils existent, bien sûr, mais si l'on se représente quels résultats nous aurions pu et dû obtenir dans le domaine de la musique, si l'on compare même les succès dans ce domaine avec les résultats obtenus dans d'autres domaines de l'idéologie, il faut avouer qu'ils sont tout à fait insignifiants. Si l'on prend, par exemple, la littérature, on voit aujourd'hui certaines revues éprouver de véritables difficultés parce qu'elles n'arrivent plus à faire place à tous les manuscrits dignes de publication qu'elles ont en portefeuille. Il semble qu'aucun des orateurs n'ait pu se vanter d'une telle surproduction en musique. Il y a progrès dans le domaine du cinéma ou de la dramaturgie. Mais dans le domaine de la musique il n'y a pas le moindre progrès sensible.

La musique est en retard, tel est le ton de toutes les interventions. Aussi bien à l'Union des compositeurs qu'au Comité des arts, il s'est créé une situation évidemment anormale. Du Comité des arts on a peu parlé et on ne l'a pas suffisamment critiqué. En tout cas on a parlé notablement plus et de façon plus incisive de l'Union des compositeurs. Et pourtant, le Comité des arts a joué un rôle de fort mauvais aloi. En se donnant l'air de défendre de toutes ses forces la tendance réaliste en musique, le Comité a favorisé de toutes les façons la tendance formaliste en élevant ses représentants sur le pavois, et par là-même il a rendu possible la désorganisation et l'introduction de la pagaie idéologique dans les rangs de nos compositeurs. En outre, inculte et incompétent dans les questions musicales, le Comité s'est mis à la traîne des compositeurs du clan formaliste.

On a comparé ici le Comité d'organisation de l'Union des compositeurs à un monastère ou aux généraux sans armée. Il n'est pas besoin de contester ces affirmations. Si le sort de la création musicale soviétique se trouve être la prérogative du cercle le plus fermé de compositeurs et de critiques dirigeants, de critiques choisis suivant le principe du soutien des chefs et créant autour des compositeurs une atmosphère enivrante d'adulation, s'il n'y a pas de discussion de travail, si à l'Union des compositeurs s'est instaurée une atmosphère confinée, moisie, où l'on distingue les compositeurs de première et de seconde qualités, si le style dominant dans les conférences de l'Union des compositeurs est le silence respectueux ou les pieuses louanges aux élus, si la direction du Comité d'organisation est coupée de la masse des compositeurs — alors on ne peut pas ne pas reconnaître que la situation sur l'« Olympe » musical est devenue menaçante.

L'absence de critique Il convient de dire un mot particulier de l'orientation vicieuse de la critique et de l'absence de discussion de travail à l'Union des compositeurs. Du moment qu'il n'y a pas discussion de travail, qu'il n'y a ni critique ni autocritique, il n'y a pas non plus mouvement en avant. La discussion de travail est une critique objective, indépendante — c'est aujourd'hui devenu un axiome — apparaissent comme la condition la plus importante du progrès créateur. Là où il n'y a pas critique et discussion de travail, les sources mêmes du mouvement se tarissent, il s'installe

une atmosphère de serre, de moisissure et de stagnation, dont nos compositeurs n'ont nul besoin. Ce n'est point par hasard que des gens qui prennent part pour la première fois à une conférence sur les questions musicales, trouvent étrange que puissent se perpétuer des contradictions aussi irréductibles entre le régime très conservateur qui préside à l'organisation de l'Union des compositeurs, et les idées soi-disant ultra-progressives de ses dirigeants actuels dans le domaine de l'idéologie et de la création. On sait que la direction de l'Union a inscrit sur son drapeau des formules prometteuses comme l'appel à l'esprit novateur, le rejet des traditions désuètes, la lutte contre l'« épigonisme », etc. Mais il est curieux que les mêmes personnes qui veulent paraître très radicales et même ultra-révolutionnaires dans leur programme créateur, qui prétendent au rôle de destructeurs des canons vieillis — que ces mêmes personnes, quand elles prennent part à l'activité de l'Union des compositeurs, se revèlent extraordinairement rétrogrades, imperméables aux nouveautés et aux changements, conservatrices dans leurs méthodes de travail et de direction, et souvent paient volontiers tribut dans les questions d'organisation aux pires traditions et à l'« épigonisme » tant décrié, cultivant les procédés les plus bornés et éculés quand il s'agit de diriger la vie et l'activité de leur propre groupement.

Comment cela se fait, il est aisé de l'expliquer. Si une phraséologie boursoufflée sur les soi-disant tendances nouvelles de la musique soviétique, s'associe à des actes qui ne sont nullement d'avant-garde, cela seul suffit à provoquer un doute légitime sur le caractère progressiste des bases idéologiques sur lesquelles reposent des méthodes aussi réactionnaires.

L'organisation a en toutes choses une grande importance, vous le comprenez parfaitement. Il faut c'est évident, procéder à une sérieuse ventilation dans les organisations de compositeurs et de musiciens, il faut qu'un souffle frais y purifie l'air pour qu'y soient créées des conditions normales au travail créateur.

Deux tendances Mais la question d'organisation, pour importante qu'elle soit, n'est pas fondamentale. La question fondamentale, c'est l'orientation de la musique soviétique. La discussion qui s'est déroulée ici élude quelque peu le problème et ce n'est pas juste. Si en musique vous

cherchez la phrase musicale claire, de même dans la question de l'orientation de notre musique nous devons chercher à atteindre la clarté. A la question : s'agit-il de deux tendances en musique ? — la discussion apporte une réponse parfaitement nette : oui, c'est précisément de cela qu'il s'agit. Bien que certains camarades aient essayé de ne pas appeler les choses par leur nom et que l'on ait joué partiellement en sourdine, il est clair qu'il y a lutte entre les tendances, que les efforts faits pour remplacer une orientation par une autre sont manifestes.

En même temps une partie de nos camarades a prétendu qu'il n'y avait pas de raison de poser la question de la lutte des tendances, qu'il ne s'était produit aucun changement d'ordre qualitatif, qu'on assistait seulement au développement de l'héritage classique dans les conditions du milieu soviétique. On a dit qu'il n'y avait aucune révision des fondements de la musique classique et que, par conséquent, il n'y avait pas matière à discussion, qu'il était vain de faire du bruit. Le problème se réduirait tout au plus à des corrections de détail, à des cas isolés d'engouement pour la technique, à des fautes isolées de caractère naturaliste etc. C'est justement parce que l'on s'est livré à un camouflage de cette nature, qu'il convient de s'étendre plus en détail sur la lutte des deux tendances. Il ne s'agit évidemment pas seulement de corrections, il ne suffit pas de dire qu'il y a une gouttière dans le toit du Conservatoire et qu'il faut la boucher — et l'on ne peut pas ne pas être d'accord là-dessus avec le camarade Chebaline, mais le trou n'est pas seulement dans le toit du Conservatoire — ce serait vite réparé ; il s'est formé une brèche beaucoup plus importante dans les fondations mêmes de la musique soviétique. Il n'y a pas là-dessus deux avis et tous les orateurs l'ont montré : dans l'activité de l'Union des compositeurs le rôle dirigeant est joué aujourd'hui par un groupe limité de compositeurs. Il s'agit des camarades Chostakovitch, Prokofiev, Miaskovski, Khatchatourian, Popov, Kabalevski, Chebaline. Qui voulez-vous encore associer à ces camarades ?

(Une voix crie : « Chaporine ». Jdanov poursuit ;)

Lorsqu'on parle du groupe dirigeant qui tient tous les fils et toutes les clés du « Comité exécutif des arts » ce sont les noms qu'on donne le plus souvent. Nous admet-

trons que ces camarades sont les principales figures dirigeantes de la tendance formaliste en musique. Et cette tendance est totalement fausse.

Les camarades sus-nommés ont, eux aussi, pris ici la parole, et déclaré qu'eux aussi étaient mécontents qu'à l'Union des compositeurs il n'y ait pas d'atmosphère de critique, qu'on les loue exagérément, qu'ils sentent certain affaiblissement de leurs contacts avec les cadres de base des compositeurs, avec les auditoires, etc. Mais pour constater toutes ces vérités, sans doute n'avait-on pas besoin d'attendre un opéra incomplètement ou imparfaitement réussi. Ces aveux auraient pu être faits beaucoup plus tôt. C'est qu'au fond pour ce groupe dirigeant de nos compositeurs du clan formaliste, le régime qui régnait jusqu'ici dans les organisations musicales n'était, pour modérer mon expression, « point désagréable ». Il a fallu la conférence au Comité central du Parti pour que ces camarades découvrent le fait, que ce régime recèle aussi des côtés négatifs. En tout cas, jusqu'à la Conférence au C.C., aucun d'entre eux n'a jamais proposé de rien changer à l'état de choses existant dans l'Union des compositeurs. Les forces du « traditionalisme » et de l' « épigonisme » agissaient sans défaillance. On a dit ici que le moment était venu de changer carrément les choses. On ne peut pas ne pas en tomber d'accord. Pour autant que les postes de commande de la musique soviétique sont occupés par les camarades en question, pour autant qu'il a été démontré que des tentatives pour les critiquer auraient provoqué, comme l'a dit ici le camarade Zakharov, une explosion, une mobilisation immédiate de toutes les forces contre la critique, il faut en conclure que ce sont précisément ces camarades qui ont créé cette insupportable atmosphère de serre, de stagnation et de rapports amicaux, qu'ils sont maintenant disposés à déclarer indésirables.

Les dirigeants de l'Union des compositeurs ont dit ici qu'il n'y a pas d'oligarchie à l'Union des compositeurs. Mais alors se pose la question : pourquoi s'accrochent-ils tant aux postes directeurs de l'Union ? Le pouvoir les séduit-il pour lui-même ? En d'autres termes, ces gens ont-ils pris l'autorité en mains parce qu'il leur est agréable de détenir l'autorité pour elle-même, ont-ils été atteints d'une telle démangeaison administrative, veulent-ils simplement jouer aux petits princes comme Vladimir Galitski dans le « Prince Igor » ? Ou bien

serait-ce que cette domination s'est établie en vue de donner à la musique une orientation déterminée ? Je pense que la première supposition tombe et que la seconde est la bonne. Nous n'avons pas raison d'affirmer que la direction des affaires de l'Union n'est pas liée à l'orientation. Nous ne pouvons pas adresser une telle accusation disons, à Chostakovicht. Par conséquent, si l'on dirigeait, c'était pour orienter.

Réalisme et formalisme

Effectivement nous avons affaire à une lutte très aiguë, encore que voilée en surface, entre deux tendances. L'une représente dans la musique soviétique une base saine, progressive, fondée sur la reconnaissance du rôle énorme joué par l'héritage classique, et en particulier par les traditions de l'école musicale russe, sur l'association d'un contenu idéologique élevé, de la vérité réaliste, de liens organiques profonds avec le peuple, d'une création musicale chantante, d'une haute maîtrise professionnelle. La deuxième tendance exprime un formalisme étranger à l'art soviétique, le rejet de l'héritage classique sous le couvert d'un faux effort vers la nouveauté, le rejet du caractère populaire de la musique, le refus de servir le peuple, cela au bénéfice des émotions étroitement individuelles d'un petit groupe d'esthètes élus.

Cette tendance remplace la musique naturelle, belle, humaine, par une musique fausse, vulgaire, parfois simplement pathologique. En outre, c'est une particularité de la seconde tendance que d'éviter les attaques de front, de préférer cacher son activité révisionniste sous le masque d'un accord prétendu avec les propositions fondamentales du réalisme socialiste. De telles méthodes « de contrebande » ne sont évidemment pas neuves, les exemples du révisionnisme proclamant son accord avec les propositions fondamentales de la théorie révisée, ne manquent pas dans l'histoire. Il est d'autant plus nécessaire de démasquer la véritable nature de cette seconde tendance et le mal qu'elle a fait au développement de la musique soviétique.

L'héritage classique

Analysons par exemple la question de l'attitude envers l'héritage classique. Les compositeurs en question ont beau jurer qu'ils se tiennent des deux pieds sur le sol de l'héritage classique, il n'y a pas moyen de démontrer que les partisans de l'école formaliste prolongent et développent les traditions de la musique classique.

N'importe quel auditeur dira que les œuvres des compositeurs soviétiques du clan formaliste sont radicalement différentes de la musique classique. La musique classique se caractérise par la vérité et le réalisme, par l'art d'unir une forme éclatante à un contenu profond, d'associer la plus haute maîtrise avec la simplicité la plus accessible. La musique classique en général, la musique classique russe en particulier, ignorent le formalisme et le grossier naturalisme. Ce qui les caractérise, c'est l'élévation de l'idée : car elles savent reconnaître les sources de la musique dans l'œuvre musicale des peuples, elles ont respect et amour pour le peuple, pour sa musique et sa chanson.

*La musique
et le peuple*

Quel pas en arrière font nos formalistes hors de la grand'route de notre histoire musicale lorsque s'apant les bases de la vraie musique ils composent une musique monstrueuse, factice, pénétrée d'impressions idéalistes, étrangère aux larges masses du peuple, s'adressant non à des millions de soviétiques mais à quelques unités ou à quelques dizaines d'élus, à une « élite » ! Comme cela ressemble peu à Glinka, à Tchaïkovski, à Rimsky-Korsakov, à Dargomyjski, à Moussorgski, qui voyaient le principe de leur œuvre dans leur capacité d'exprimer l'esprit du peuple, son caractère ! La volonté d'ignorer les besoins du peuple, son esprit, sa création, signifie que la tendance formaliste en musique a un caractère nettement antipopulaire.

Si chez certains compositeurs soviétiques a cours cette théorie illusoire selon laquelle « on nous comprendra dans cinquante ou cent ans », « si nos contemporains ne peuvent nous comprendre, la postérité nous comprendra », alors c'est une chose simplement effrayante. Si vous êtes déjà accoutumés à cette pensée, une telle habitude est extrêmement dangereuse.

De tels raisonnements signifient qu'on se coupe d'avec le peuple. Si moi — écrivain, artiste, littérateur, responsable du Parti — je ne cherche pas à être compris de mes contemporains, alors pour qui donc vivre et travailler ? Mais cela conduit au vide spirituel, à l'impasse. On dit que certains critiques musicaux parmi les flatteurs murmurent aux compositeurs, maintenant en particulier, des « consolations » de cette sorte. Mais des compositeurs peuvent-ils entendre de

sang-froid de tels conseils, sans traîner les conseillers au moins devant un tribunal d'honneur ?

Rappelez-vous comment les classiques répondaient aux exigences du peuple. On oublie déjà chez nous en quels termes lumineux se sont exprimés les « Grands Cinq » (1) et le grand critique musical Stasov, leur compagnon, sur le caractère populaire de la musique. On oublie le mot remarquable de Glinka sur les rapports du peuple et des artistes : « Celui qui crée la musique c'est le peuple, et nous, les artistes, ne faisons que l'arranger ». On oublie que les choryphées de l'art musical n'ont écarté aucun genre, quand ces genres les aidaient à promouvoir l'art musical dans de larges masses populaires. Mais vous écarterez même des genres tels que l'opéra, vous tenez l'opéra pour une œuvre de second ordre, vous lui opposez la musique symphonique instrumentale, pour ne rien dire de votre attitude dédaigneuse envers la musique de chant, la musique chorale ou la musique de concert : vous trouvez honteux de vous abaisser jusqu'à elle et de satisfaire aux exigences populaires. Cependant, Moussorgski a mis en musique le « Hopak ». Glinka utilisa le « Komarinski » dans l'une de ses meilleures œuvres. Peut-être faudra-t-il reconnaître que le propriétaire foncier Glinka, le fonctionnaire des tsars Sérov et le gentilhomme Stasov étaient plus démocrates que vous. C'est paradoxal, mais c'est un fait. Vous avez souvent juré vos grands dieux que vous tenez pour la musique populaire ; s'il en est ainsi, pourquoi dans vos œuvres utilisez-vous si peu les mélodies populaires ? Pourquoi se répètent les défauts que critiquait déjà Sérov lorsqu'il montrait que la musique « savante », c'est-à-dire professionnelle, se développait parallèlement et indépendamment de la populaire ? Est-ce que chez nous la musique symphonique instrumentale se développe en une étroite interaction avec la musique populaire, que ce soit la chanson, la musique de concert ou la musique chorale ? Non, on ne peut le dire. Au contraire, on constate ici indéniablement une rupture qui tient à la sous-estimation par nos symphonistes de la musique populaire. Je rappellerai en quels termes Sérov caractérisait son attitude envers la musi-

(1) « Les Grands Cinq » (littéralement « le groupe vigoureux »), nom donné à un groupe de compositeurs russes des environs de 1860. Ses principaux représentants étaient : Balakiriev, Moussorgski, Borodine, Rimsky-Korsakov, Curz.

que populaire. Je pense à son article *La musique des chants de la Russie du Sud* où il disait :

« Les chansons populaires en tant qu'organismes musicaux ne sont absolument pas l'œuvre de talents isolés, mais la production du peuple tout entier ; elles sont, par toute leur structure, très différentes de la musique artificielle qui résulte d'une imitation consciente des modèles, qui est le produit de l'école, de la science, de la routine et de la réflexion. Ce sont les fleurs d'un point donné, apparues comme d'elles-mêmes, poussées dans tout leur éclat sans la moindre prétention d'auteur, et, par suite, elles ne ressemblent guère à ces produits de châssis ou de serres de la composition savante. C'est pourquoi apparaît le plus clairement en elles la naïveté de la création et (pour reprendre la juste expression de Gogol dans les *Ames mortes*) la haute sagesse de la simplicité, grâce essentielle et secret essentiel de toute création artistique.

Comme un lys dans sa splendeur parfaite éclipse l'éclat du brocart et des pierres précieuses, de même la musique populaire, par sa simplicité enfantine, est mille fois plus riche et plus forte que tous les artifices de l'art d'école, préconisés par les pédants dans les conservatoires et les académies musicales. »

Comme tout est bon, juste et fort ! Comme l'essentiel est bien saisi : le développement de la musique doit se faire sur la base d'une action réciproque, d'un enrichissement de la musique « savante » par la musique populaire ! Mais de nos articles théoriques et critiques d'aujourd'hui ce thème a presque complètement disparu. Cela confirme une fois de plus le danger que courent les chefs de file de la musique contemporaine, de se couper du peuple lorsqu'ils renoncent à une source aussi belle de création que la chanson et la mélodie populaires. Une telle coupure ne peut évidemment être le fait de la musique soviétique.

Musique nationale et musique étrangère Permettez-moi de passer à la question des rapports de la musique nationale et de la musique étrangère. Des camarades ont dit ici avec raison qu'on constate un engouement et même une certaine orientation vers la musique bourgeoise occidentale contemporaine, vers la musique de décadence, et qu'il y a là également un des traits fondamentaux de l'orientation formaliste dans la musique soviétique.

Stasov a fort bien parlé en son temps des rapports de la musique russe avec la musique de l'Europe occidentale,

dans son article *Ce qui freine le nouvel art russe*, où il écrivait :

« Il est ridicule de nier la science, la connaissance en quelque domaine que ce soit y compris dans le domaine musical. Mais les jeunes musiciens russes qui n'ont pas derrière eux comme l'Europe, pour les soutenir, une longue chaîne de périodes scolastiques, regardent audacieusement la science en face : ils la vénèrent, utilisent ses bienfaits, mais sans exagération et sans servilité. Ils nient la nécessité de sa sécheresse et de ses excès pédants, ils se refusent à ses jeux gymnastiques auxquels donnent tant d'importance de milliers d'Européens, et ils ne croient pas qu'il faille humblement végéter de longues années sur ces mystères sacrosaints. »

Ainsi parlait Stassov de la musique classique de l'Europe occidentale. En ce qui concerne la musique bourgeoise contemporaine, qui se trouve en pleine décadence et dégradation, il n'y a rien à tirer d'elle. A plus forte raison sont absurdes et ridicules les manifestations de servilité devant une telle musique.

Si l'on étudie l'histoire de notre musique russe, puis soviétique, on en vient à la conclusion que celle-ci a poussé, s'est développée et est devenue une force puissante justement parce qu'elle a réussi à tenir sur ses propres pieds et à trouver ses propres voies de développement, qui lui ont donné la possibilité de mettre à nu la richesse du monde intérieur de notre peuple. Ceux-là se trompent profondément qui pensent que l'épanouissement de la musique nationale russe, aussi bien que celles des autres peuples soviétiques, signifie un affaiblissement de l'internationalisme dans l'art. Celui-ci ne naît pas sur la base d'un affaiblissement et d'un appauvrissement de l'art national. Au contraire, l'internationalisme naît là où s'épanouit l'art national. Oublier cette vérité, cela signifie perdre la ligne directrice, perdre son visage, devenir des cosmopolites sans attaches. Seul peut apprécier la richesse musicale d'autres peuples le peuple qui possède une culture musicale hautement développée. On ne peut pas être un internationaliste en musique, comme en toute autre chose, sans être un véritable patriote de sa patrie. Si à la base de l'internationalisme il y a le respect des autres peuples, on ne peut pas être un internationaliste sans respecter et sans aimer son propre peuple.

Cela, toute l'expérience de l'U.R.S.S. le prouve. Par consé-

quent l'internationalisme en musique, le respect de l'œuvre des autres peuples, se développent sur la base de l'enrichissement et du développement de l'art musical national, sur la base d'un épanouissement tel qu'il ait quelque chose à faire partager aux autres peuples, et non sur la base d'un appauvrissement de l'art national, d'une imitation aveugle de modèles étrangers, et de l'effacement des particularités du caractère national en musique. Rien de tout cela ne doit être oublié lorsqu'on parle des rapports de la musique soviétique et de la musique étrangère.

*L'innovation
en musique
et ailleurs*

Continuons. Quand on dit que la tendance formaliste s'écarte des principes de l'héritage classique, on ne peut pas ne pas parler de l'affaiblissement du rôle de la musique descriptive. On en a déjà parlé ici, mais l'essence du principe de cette question n'a pas été convenablement tirée au clair. Il est parfaitement évident que la musique descriptive tient moins de place ou n'en tient presque plus du tout. Les choses en sont venues à ce point qu'on est obligé d'expliquer le contenu d'une œuvre musicale nouvelle même après qu'elle a été jouée. Il s'est formé toute une nouvelle profession, celle des commentateurs — recrutés par les amis — qui s'efforcent d'après leurs conjectures personnelles de déchiffrer après coup, le contenu des œuvres musicales déjà jouées, dont le sens obscur, à ce qu'on dit, n'est pas tout à fait clair, même à leurs auteurs. Oublier la musique à programme, c'est aussi s'écarter des traditions progressives. On sait que la musique classique russe était, en règle générale, à programme.

On a parlé ici de la volonté d'innover. On a dit que cette volonté d'innover n'était pas loin d'être le trait distinctif principal de la tendance formaliste ; mais la volonté d'innover n'est pas une fin en soi ; le nouveau doit être meilleur que l'ancien autrement il n'a pas de raison d'être. Il me semble que les tenants de la tendance formaliste utilisent principalement ce petit mot d'innovation aux fins de propagande de la mauvaise musique. On ne peut pourtant qualifier d'innovation toutes les originalités, toutes les grimaces et toutes les cabrioles en musique. Si l'on ne veut pas se contenter de lancer des mots sonores, il faut se représenter nettement de quel ancien il faut essayer de s'éloigner et vers quel nouveau il faut tendre. Si l'on ne fait pas cela,

alors les phrases sur l'innovation en musique ne vont signifier qu'une chose : révision des fondements de la musique. Cela ne peut signifier que le rejet de lois et de normes dont on ne peut s'écarter. Et qu'on ne puisse s'en écarter, ce n'est pas là du conservatisme ; et si l'on s'en écarte, ce n'est point faire œuvre de novateur. L'innovation ne coïncide pas toujours avec le progrès. On tourne la tête à beaucoup de jeunes musiciens avec l'esprit d'innovation comme avec un épouvantail en leur disant que s'ils ne sont pas originaux, nouveaux, cela signifie qu'ils sont prisonniers des traditions conservatrices. Mais pour autant qu'innovation n'est pas synonyme de progrès, la diffusion de telles opinions représente une profonde illusion sinon une tromperie.

Or, « l'innovation » des formalistes n'est même pas nouvelle, car ce nouveau sent la musique bourgeoise décadente de l'Europe et de l'Amérique contemporaines. Voilà où il faut dénoncer les véritables épigones !

Il fut un temps où dans les écoles primaires et secondaires, comme vous vous le rappelez, on s'était engoué de la méthode des « brigades laboratoires » et par le « plan Dalton », selon lesquels le rôle du maître à l'école était réduit au minimum, tandis que chaque élève avait le droit, au commencement de la leçon, de fixer le programme de la classe. Le maître, en arrivant pour sa leçon, demandait aux élèves : « Qu'est-ce que nous allons faire aujourd'hui ? » Les élèves répondaient : « Parlez-nous de l'Arctique, parlez-nous de l'Atlantique, parlez-nous de Tchapaïev, parlez-nous du Dnieprostroï ». Le maître devait se plier à toutes ces exigences. Cela s'appelait la méthode des « brigades laboratoires ». En fait, cela signifiait que toute l'organisation de l'enseignement était mise sens dessus dessous, puisque les élèves étaient dirigeants et le maître dirigé. Il y avait eu autrefois des manuels poussiéreux, le système de notation sur 5 avait disparu. Tout cela c'était des nouveautés, mais je vous le demande ces nouveautés étaient-elles progressives ?

Le Parti, comme on sait, a supprimé ces « nouveautés ». Pourquoi ? Parce que ces « nouveautés » très « à gauche » dans la forme, étaient en fait parfaitement réactionnaires et conduisaient à la liquidation de l'école.

Autre exemple : il n'y a pas si longtemps, a été organisée une Académie des Beaux-Arts. La peinture, c'est votre sœur, une des muses. En peinture, comme vous le savez, les

influences bourgeoises furent fortes à un moment donné ; elles se manifestaient sans discontinuer sous le drapeau le plus « gauche », se collaient les étiquettes de futurisme, de cubisme, de modernisme ; « on renversait » « l'académisme pourri », on préconisait l'innovation. Cette innovation s'exprimait dans des histoires de fous : on dessinait par exemple une femme à une tête sur quarante jambes, un œil regardant par ici et l'autre au diable.

Comment tout cela s'est-il terminé ? Par un krach complet de « la nouvelle tendance ». Le Parti a pleinement rendu son importance à l'héritage classique de Répine, de Brüllov, de Verechtaguine, de Vasnetsov, de Sourikov. Avons-nous bien fait de maintenir les trésors de la peinture classique et de mettre en déroute les liquidateurs de la peinture ?

Est-ce que la survivance de telles « écoles » n'aurait pas signifié la liquidation de la peinture ? Hé quoi, en défendant la tradition classique en peinture, le Comité central s'est-il conduit en « conservateur », s'est-il trouvé sous l'influence du « traditionnalisme », de l'« épigonisme », etc., etc... ? Tout cela ne tient pas debout.

Il en est de même en musique. Nous n'affirmons pas que l'héritage classique est le sommet absolu de la culture musicale. Si nous parlions ainsi, cela voudrait dire que nous reconnaissons que le progrès s'est achevé avec les classiques. Mais jusqu'à présent les modèles classiques restent insurpassés. Cela veut dire qu'il faut étudier et étudier encore, prendre de l'héritage classique tout ce meilleur dont nous avons besoin pour le développement ultérieur de la musique soviétique.

On parle d'épigonisme et autres balivernes, et avec ces mots-là on effraie la jeunesse pour la détourner d'apprendre auprès des classiques. On lance pour mot d'ordre qu'il faut dépasser les classiques. C'est évidemment excellent. Mais pour les dépasser il faut commencer par les rattraper, et c'est un stade que vous négligez comme si c'était déjà une étape dépassée. Mais pour parler sincèrement et exprimer la pensée du spectateur et de l'auditeur soviétiques, ce ne serait pas mal du tout si l'on voyait paraître chez nous un peu plus d'œuvres ressemblant aux classiques par le contenu et la forme, par l'élégance, la beauté et la musicalité. Si c'est là de l'« épigonisme », eh bien, ma foi, il n'y a pas de honte à être un tel épigone !

Le naturalisme dans la musique Un mot des déviations naturalistes. Il est apparu ici qu'on s'écartait de plus en plus des normes naturelles et saines de la musique. On fait de plus en plus de place dans notre musique à des éléments de grossier naturalisme. Or voici comment il y a quatre-vingt-dix ans Sérov prévenait ses contemporains contre l'attrait d'un naturalisme grossier :

« Dans la nature il y a une infinité de sons différents de nature et de qualité, mais tous ces sons qui en certains cas s'appellent bruit, roulement, fracas, craquement, clapotement, grondement, bourdonnement, tintement, hurlement, grincement, sifflement, parole, chuchotement, bruissement, grésillement, murmure, etc., etc... et en d'autres circonstances ne peuvent s'exprimer par le langage, tous ces bruits ou bien n'entrent pas du tout dans la composition de la langue musicale, ou n'y entrent qu'à titre d'exception (sons de cloches, de cymbales, de triangle, bruits de tambour, de tambourin, etc...)

« La matière proprement musicale c'est un son d'une qualité particulière. »

N'est-il pas vrai, n'est-il pas juste que le son des cymbales ou le bruit du tambour doit être l'exception et non la règle dans une œuvre musicale ?

N'est-il pas clair que tout bruit naturel ne doit pas être transporté dans une œuvre musicale ? Or combien y a-t-il chez nous d'engouement insolent pour un naturalisme vulgaire qui représente indiscutablement un pas en arrière !

Il faut dire carrément que toute une série d'œuvres contemporaines sont à ce point surchargées de bruits naturalistes qu'elles rappellent, pardonnez l'inélégance de l'expression, soit la fraise de dentiste, soit une périssoire musicale. Simplement ce sont les forces qui manquent, prêtez-y attention !

C'est ici qu'on commence à sortir des limites du rationnel, des limites non seulement des émotions humaines normales, mais aussi de la raison de l'homme normal. Il y a, il est vrai, aujourd'hui des « théories » à la mode qui prétendent que l'état pathologique est une forme supérieure de l'humanité et que les schizo-phréniques et les paranoïaques dans leur délire peuvent atteindre à des hauteurs spirituelles où n'atteindra jamais un homme ordinaire dans son état normal. Ces « théories » ne sont évidemment pas accidentelles, elles sont très caractéristiques de l'époque de pourriture et de décomposition de la culture bourgeoise. Mais laissons

toutes ces « recherches » aux fous, exigeons de nos compositeurs une musique normale, humaine.

Quel a été le résultat de l'oubli des lois et des normes de la création musicale ? La musique s'est vengée des efforts faits pour la dénaturer. Quand la musique perd tout contenu, toute qualité artistique, quand elle devient inélégante, laide, vulgaire, elle cesse de satisfaire les besoins pour lesquels elle existe, elle cesse d'être elle-même.

Le génie Vous vous étonnez peut-être qu'au Comité central du Parti bolchévique on exige de la musique beauté et élégance. Qu'est-ce qui se passe encore ? Eh bien, non, ce n'est pas un lapsus, nous déclarons que nous sommes pour une musique belle et élégante, une musique capable de satisfaire les besoins esthétiques et les goûts artistiques des Soviétiques, et ces besoins et ces goûts ont grandi incroyablement. Le peuple apprécie le talent d'une œuvre musicale dans la mesure où elle reflète profondément l'esprit de notre époque, l'esprit de notre peuple, dans la mesure où elle est accessible aux larges masses. Qu'est-ce donc qui est génial en musique ? Ce n'est pas du tout ce que ne peuvent apprécier qu'un individu ou un petit groupe d'esthètes raffinés ; une œuvre musicale est d'autant plus géniale que le contenu en est plus riche et plus profond, que la maîtrise en est plus élevée, qu'est plus grand le nombre de ceux qui la reconnaissent, le nombre de ceux qu'elle est capable d'inspirer. Tout ce qui est accessible n'est pas génial, mais tout ce qui est vraiment génial est accessible, et d'autant plus génial que plus accessible aux larges masses du peuple.

A. N. Sérov avait profondément raison lorsqu'il disait : « Contre la beauté vraie en art le temps est impuissant, autrement on n'aimerait plus ni Homère, Dante ou Shakespeare, ni Raphaël, Le Titien ou Poussin, ni Palestrina, Haendel, ou Glück ».

Une œuvre musicale est d'autant plus haute qu'elle fait entrer en résonance plus de cordes de l'âme humaine. L'homme du point de vue de sa perception musicale est une membrane merveilleusement riche, un récepteur travaillant sur des milliers d'ondes — on peut, sans doute, choisir une meilleure comparaison — et pour l'émouvoir il ne suffit pas d'une seule note, d'une seule corde, d'une seule émotion.

Si un compositeur n'est capable de faire vibrer qu'une ou que quelques-unes des cordes humaines, cela ne suffit pas, car l'homme moderne et surtout le nôtre, l'homme soviétique, se présente aujourd'hui comme un organisme perceptif extrêmement complexe. Si Glinka, Tchaïkovski, Sérov, ont parlé du haut développement du sens musical dans le peuple russe, au temps où ils s'exprimaient ainsi le peuple russe n'avait pas encore une large idée de la musique classique. Sous le pouvoir soviétique, la culture musicale des peuples s'est extraordinairement développée ; si déjà auparavant notre peuple se distinguait par son sens musical, aujourd'hui son goût artistique s'est enrichi en raison de la diffusion de la musique classique. Si vous avez laissé s'appauvrir la musique, si, comme il est arrivé dans l'opéra de Mouradéli, ne sont utilisées ni les possibilités de l'orchestre ni les aptitudes des chanteurs, alors vous avez cessé de satisfaire les besoins musicaux de vos auditeurs. Et l'on récolte ce qu'on a semé. Les compositeurs dont les œuvres sont incompréhensibles au peuple ne doivent pas s'attendre à ce que le peuple, qui n'a pas compris leur musique, « s'élève » jusqu'à eux. La musique qui est inintelligible au peuple, lui est inutile. Les compositeurs doivent s'en prendre, non au peuple mais à eux-mêmes, ils doivent faire la critique de leur propre travail, comprendre pourquoi ils n'ont pas satisfait leur peuple, pourquoi ils n'ont pas mérité son approbation, et ce qu'ils doivent faire pour qu'il les comprenne et approuve leurs œuvres.

Voilà en quel sens il faut réformer votre travail.

La langue musicale En outre vous courez le risque de perdre la maîtrise de votre profession. Si les déviations formalistes appauvrissent la musique, elles comportent encore un autre danger : c'est de ruiner la maîtrise du métier. A ce propos, il me faut m'attarder sur une erreur très répandue, selon laquelle la musique classique serait plus simple et la musique moderne plus complexe, la complication de la technique contemporaine étant considérée comme un pas en avant, étant donné que tout développement va du simple au complexe et du particulier en général. Il n'est pas vrai que toute complication signifie maîtrise plus grande. Non, pas n'importe laquelle. C'est une profonde erreur que de prendre toute complication pour un progrès. J'en donnerai un

exemple : on sait que la langue littéraire russe utilise un grand nombre de mots étrangers, on sait comme Lénine se moquait de l'emploi abusif de tels termes, et comme il combattit pour épurer la langue nationale des emprunts qui l'engorgeait. La complication de la langue par l'introduction d'un mot étranger, là où il y a la possibilité d'employer un mot russe, n'a jamais passé pour un progrès linguistique. Par exemple le mot étranger « *losung* » (mot d'ordre) est remplacé aujourd'hui par le mot russe correspondant (1) ; est-ce que cela ne constitue pas un pas en avant ? Il en est de même en musique. Sous le masque d'une complication purement extérieure des procédés de composition, se cache une tendance à l'appauvrissement de la musique. La langue musicale devient inexpressive. On y introduit tant d'éléments grossiers, vulgaires, faux, qu'elle cesse de répondre à sa destination : procurer une jouissance. La signification esthétique de la musique doit-elle donc être abolie ? Est-ce en cela, dites-moi, que consiste l'innovation ? Ou bien la musique devient-elle une conversation du compositeur avec lui-même ? Mais alors pourquoi l'imposer au peuple ? Cette musique devient antipopulaire, étroitement individualiste et le peuple a le droit de devenir, et devient en effet, indifférent à son destin. Si l'on exige de l'auditeur qu'il loue une musique grossière, inélégante, vulgaire, fondée sur des atonalités, sur des dissonances continuelles, lorsque les consonances deviennent un cas particulier et les fausses notes et leur combinaison la règle, c'est qu'on s'est écarté des normes fondamentales de la musique. Tout cela pris ensemble, menace la musique de liquidation, tout comme le cubisme et le futurisme en peinture ne représentent pas autre chose qu'une menace de destruction de la peinture. Une musique qui volontairement ignore les émotions humaines normales et ébranle le psychisme et le système nerveux, ne peut être populaire, ne peut être au service de la société.

Les genres musicaux On a parlé ici d'un engouement unilatéral pour la musique symphonique instrumentale sans texte. Cet oubli de la diversité des genres musicaux n'est pas juste. A quoi il conduit, on peut en juger par l'opéra de Mouradéli. Vous vous rappelez comme les grands maîtres de

(1) en russe, « *prizy* ».

l'art variaient généreusement les genres. Ils comprenaient que le peuple demande la diversité. Pourquoi êtes-vous si différents de vos grands ancêtres ? Vous êtes autrement insensibles qu'eux qui, occupant les cimes de l'art, écrivaient pour le peuple soli, chœurs et musique d'orchestre.

Parlons de la disparition de la mélodie dans la musique. La musique contemporaine est caractérisée par l'amour unilatéral du rythme aux dépens de la mélodie. Mais nous savons que la musique ne donne de plaisir que lorsque tous ses éléments — la mélodie, le chant, le rythme — se trouvent dans une certaine union harmonieuse. L'attention unilatérale accordée à l'un d'eux aux dépens d'un autre aboutit à détruire l'interaction correcte des divers éléments de la musique, ce qui ne peut évidemment être accepté par une oreille humaine normale.

On se laisse aller aussi à utiliser les instruments en dehors de leur destination propre ; le piano par exemple se change en instrument de batterie. On réduit le rôle de la musique vocale au bénéfice d'un développement unilatéral de la musique instrumentale. La musique vocale elle-même tient de moins en moins compte des normes de l'art vocal.

Pareils écarts par rapport aux normes de l'art musical signifient la violation, non seulement des bases fonctionnelles normales du son musical, mais encore des bases physiologiques de l'oreille humaine normale. On n'a malheureusement pas encore assez fouillé chez nous le domaine de la théorie qui traite de l'influence physiologique de la musique sur l'organisme humain. Et pourtant il faut admettre qu'une musique mauvaise, disharmonique, lèse sans aucun doute l'activité psycho-physiologique régulière de l'homme.

Les tâches des musiciens soviétiques

Conclusions. Il faut rétablir pleinement l'importance de l'héritage classique, il faut rétablir une musique humaine normale. Il faut souligner le danger de liquidation que fait courir à la musique l'orientation formaliste et condamner cette tendance comme une tentative à la Erostrate pour détruire le temple de l'art bâti par les grands maîtres de la culture musicale. Il faut que tous nos compositeurs se transforment et se tournent face à notre peuple. Il faut que tous se rendent compte que notre Parti, qui exprime les intérêts de notre Etat, de notre peuple, ne soutiendra que la tendance

saine, progressive de la musique, celle du réalisme socialiste soviétique.

Camarades ! Si la haute dignité de compositeur soviétique vous est chère, vous devez montrer que vous êtes capables de mieux servir votre peuple que vous ne l'avez fait jusqu'ici. Un sérieux examen vous attend. La tendance formaliste en musique a été condamnée par le Parti il y a déjà 12 ans. Pendant cette période le gouvernement a récompensé de prix Staline nombre d'entre vous, y compris certains qui avaient péché par formalisme. Ces récompenses c'était une avance. Nous n'estimions pas pour autant que vos œuvres étaient exemptes de fautes, mais nous patientions, attendant que nos compositeurs trouvent en eux-mêmes la force de choisir la vraie route. Mais maintenant chacun voit que l'intervention du Parti était nécessaire. Le C.C. vous déclare sans ambages que sur la voie choisie par vous notre musique ne s'illustrera pas.

Les compositeurs soviétiques ont deux tâches responsables au plus haut degré. La principale, c'est de développer et de parfaire la musique soviétique. L'autre consiste à défendre la musique soviétique contre l'intrusion des éléments de la décadence bourgeoise. Il ne faut pas oublier que l'U.R.S.S. est actuellement l'authentique dépositaire de la culture musicale universelle, de même que dans tous les autres domaines elle est le rempart de la civilisation et de la culture humaine contre la décadence bourgeoise et la décomposition de la culture. Il faut s'attendre à ce qu'aux influences bourgeoises venues d'au delà de nos frontières fassent écho des survivances du capitalisme dans la conscience de quelques représentants de l'intelligentsia soviétique, chez qui elles se traduisent par des efforts d'une folle légèreté pour troquer les trésors de la musique soviétique contre les misérables haillons de l'art bourgeois contemporain. Aussi n'est-ce pas seulement l'oreille musicale, mais aussi l'oreille politique des compositeurs soviétiques qui doit être plus sensible. Vos liens avec le peuple doivent être plus étroits que jamais. Vous devez tendre à la critique une oreille très attentive. Vous devez suivre les processus qui se développent dans l'art de l'Occident. Mais votre tâche ne consiste pas seulement à empêcher la pénétration des influences bourgeoises dans la musique soviétique. Votre tâche consiste à confirmer la supériorité de la musique soviétique, à créer une puissante musique soviétique qui s'incor-

pore ce qu'il y a de meilleur dans le passé de la musique, qui reflète la société soviétique d'aujourd'hui et puisse élever plus haut encore la culture de notre peuple et sa conscience communiste.

Nous, bolchéviks, nous ne rejetons pas l'héritage culturel. Au contraire nous assimilons avec esprit critique l'héritage culturel de tous les peuples, de toutes les époques, pour en saisir tout ce qui peut inspirer aux travailleurs de la société soviétique de grandes actions dans le domaine du travail, de la science et de la culture. Vous devez aider le peuple en cela : si vous ne proposez pas cette tâche, si vous ne vous y donnez pas tout entiers, avec toute votre ardeur et votre enthousiasme créateurs, alors vous ne remplirez pas votre rôle historique.

Camarades! nous voulons, nous souhaitons passionnément que nous ayons nous aussi nos « Grands Cinq », que nos musiciens soient plus nombreux et plus forts que ceux qui ont jadis étonné le monde par leur talent et fait honneur à notre peuple. Pour être forts il faut que vous rejetiez loin de votre route tout ce qui peut vous affaiblir et que vous choisissiez les seules armes qui vous aideront à être forts et puissants. Si vous utilisez à fond l'héritage de la géniale musique classique, et si en même temps vous le développez dans l'esprit des exigences nouvelles de notre grande époque, vous serez les « Grands Cinq » soviétiques. Nous voulons que le retard dont vous souffrez soit dominé aussi rapidement que possible, que vous vous réformiez et vous transformiez en glorieuse cohorte des compositeurs soviétiques, fierté de tout le peuple soviétique.

fin

TABLE

préface

Jdanov et nous, par Aragon 3

sur la littérature

I. — Discours au 1^{er} congrès des écrivains soviétiques (1934) 9

II. — Sur les revues « Zvezda » et « Léninegrad » (1940) 18

sur la philosophie

A propos de l'« Histoire de la philosophie occidentale » de G. F. Alexandrov (1947) 44

sur la musique

A propos de l'opéra « La grande amitié » de V. Mouradéli (1948) 73

PRIX : 110 ~~francs~~ ncs.

Achévé d'imprimer sur les presses
de « Les Impressions Rapides »
7, rue Darbois — PARIS-XI^e
le 20 Novembre 1950
Dépôt légal : 4 trimestre 1950

LA NOUVELLE CRITIQUE

N° 20 - Novembre 1950

Pierre COURTADE

Ils veulent la « guerre préventive » !

Victor LEDUC

Le social-démocratisme, alibi du fascisme

André VOGUET

Faire ensemble l'effort suprême

Francis COHEN

L'Encyclique vaticane et le marxisme militant

LES PHILOSOPHES COMMUNISTES

Le retour à Hegel, dernier mot du révisionnisme universitaire.

Michel ROUZE

Jean Guéhenno, le pêcheur de coques

Paul DELANOUE

L'« Education communiste », de Mikhaïl Kalinine

Henri BECKER

La condition de l'ingénieur en régime socialiste et la lutte des ingénieurs français

chroniques

LES LIVRES

Vient de paraître, par Pierre DAIX

LA MUSIQUE

Bela Bartók et le folklore, par Serge NIGG

lettre de Moscou

René L'HERMITTE

Après deux débats scientifiques sur la linguistique et sur la biologie

discussion

Lettres sur l'« Education moderne »

Le n° : 80 frs - Abonnements : 1 an, 700 frs, - 6 mois, 350 frs.

64, boul. Auguste-Blanqui, PARIS (XIII^e)

C. C. P. Paris 6956-23

LIBRARY OF THE
MUSEUM OF MODERN ART

NEW YORK

1000 MUSEUM AVENUE

NEW YORK